



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

COLUMBIA LIBRARIES OFFSITE



CU60743549

92B430 G

Vie de Saint Benoit

92B430

G

Columbia University
in the City of New York
Library



Bought from the
F. A. Schermerhorn
Fund
1899

VIE
DE
SAINT BENOIT

COLLEGIUM
VIBENTIVM
DE

SAINT BENOIT

PAR

SAINT GRÉGOIRE LE GRAND

“



TROISIÈME ÉDITION



SOLESMES

TYPOGRAPHIE SAINT-PIERRE

(SARTHE)

1887

ARBUJO
Y TRAVIA
VIAJES



LIBRARY

AVANT-PROPOS

Nous détachons des Dialogues de saint Grégoire le Grand la vie de saint Benoît, qui en est la partie la plus importante. L'auteur, qui ne donne qu'un chapitre aux autres Saints dont il raconte les vertus & les miracles, consacre le second livre tout entier au Patriarche des Moines d'Occident, & il l'écrit avec l'intelligence d'un disciple & la tendresse d'un fils. Le Saint Esprit pouvait-il choisir un plus digne historien pour conserver à l'Église la mémoire d'un si grand Saint? Quel témoignage présenterait une autorité plus grande, une sincérité plus incontestable & une science plus élevée? Saint Grégoire rapporte des faits contemporains, & il les a appris de la bouche même de quatre disciples de saint Benoît qui l'ont vu, entendu, & qui ont vécu dans son intimité.

274026

L.H. 001. 21, 73

JUN 20 1899 Subbie f. 335

La vie de saint Benoît est inséparable de sa règle : elle en est le complément & l'explication ; elle en personnifie toutes les beautés, la simplicité, la force, la discrétion, la douceur, la charité. En les comparant, on comprend que saint Benoît a enseigné comme il a vécu : Quia sanctus vir nullo modo potuit aliter docere quam vixit (II, 36). Cette règle, louée par les Souverains Pontifes, par les Conciles, les Docteurs, & glorifiée surtout par cette multitude de Saints qu'elle a enfantés, continue la vie de saint Benoît à travers les siècles. C'est elle qui lui donne cette grandeur patriarcale, cette fécondité, cette paternité divine qui le rendent semblable à Abraham, comme l'a si éloquemment démontré Monseigneur l'Évêque de Poitiers. « Saint Benoît, dit-il, sera toujours le plus illustre des Patriarches de la Loi nouvelle, ainsi qu'Abraham de la Loi ancienne. Ces deux grands types sont simples comme la vraie grandeur. Le cachet de leur personnalité est d'en avoir le moins possible devant Dieu, & d'être exclusivement dominés & terrassés par Lui. Pas de systèmes,

de combinaisons, pas d'arrangements dans leur sainteté; ils s'acbement selon que Dieu les soulève & les porte, les mène & les ramène. A la voix du Seigneur, à la voix de son ange, ils ne savent que répondre : Adsum : Me voici (1). »

Saint Benoît est comparable à ces hautes montagnes, qui semblent grandir à mesure qu'on s'en éloigne. Tout ce qui les entoure s'abaisse & disparaît. Les collines & les rochers se perdent dans l'ombre, tandis que leurs cîmes inaccessibles se montrent couronnées de lumière. De même s'élève saint Benoît dans l'Histoire, & l'éloignement des siècles ne fait qu'ajouter à sa grandeur. Les révolutions se succèdent, la gloire des conquérants s'évanouit & les empires sont ensevelis sous les ruines; mais le saint Patriarche domine le passé, & son auréole brille toujours dans l'obscurité des temps.

La science moderne elle-même s'incline devant lui & le salue comme le père de l'Europe

(1) Oraison funèbre du T. R. P. Dom Guéranger.

civilisée. Son action sur le monde est le triomphe de l'humilité. Ce descendant des patriciens de Rome, qui se cachait dans la solitude pour travailler à sa sanctification, devient le chef d'une innombrable postérité, la source de ce fleuve immense qui reçoit tous les affluents monastiques, & qui va porter jusqu'aux extrémités de la terre les trésors de la foi & de la charité. Il est le médiateur des races anciennes & nouvelles, le législateur de la Société chrétienne, le conservateur, le propagateur des sciences & des arts. Sa sainteté, toujours féconde, donne à l'Église tous les Saints dont elle a besoin, des solitaires, des vierges, des apôtres, des pontifes, des docteurs. Chaque siècle ajoute à sa gloire, & sa vie ne sera complète qu'au jour sans fin de l'éternité.

L'écrivain ou l'artiste, pour représenter cette grande figure historique, devra lire & méditer les pages que saint Grégoire lui a consacrées dans ses Dialogues (1). Le type

(1) *La Vie de saint Benoît par saint Grégoire inspira bien des chefs-d'œuvre aux peintres italiens. Nous devons citer surtout les admirables fresques de Spinello dans la sacristie de*

de saint Benoît y est fixé par des traits admirables & par des expressions d'une étonnante profondeur. C'est bien l'homme que Dieu avait rempli de l'esprit de tous les justes : Quem Deus justorum omnium spiritu repleverat. On le voit grandir en âge & en sagesse devant Dieu & devant les hommes, fuir, encore enfant, Rome & les sciences profanes, s'enfoncer dans le désert pour prier, méditer & se vaincre, jusqu'à ce que Dieu, en révélant ses vertus au monde, lui amène des disciples à former par ses exemples & ses enseignements. Saint Grégoire nous fait vivre alors avec lui, & nous le montre pratiquant sa règle avant de l'écrire, apprenant à ses religieux la pauvreté, l'obéissance & le travail, faisant des miracles par charité, ressuscitant les morts & convertissant les âmes, soumettant les barbares à sa mystérieuse puissance.

San-Miniato, à Florence, & celles du Zingaro dans le cloître de San-Severino, à Naples. Il existe aussi dans beaucoup de bibliothèques des manuscrits des Dialogues ornés de belles miniatures. Avec l'iconographie de saint Benoît on pourrait écrire l'histoire de la peinture chrétienne à ses grandes époques.

Quel spectacle que cet humble moine assis à la porte de son monastère, & devant lui le farouche Totila couché par terre & n'osant pas se relever ! Quoi de plus touchant que ce dernier entretien avec sainte Scholastique, plus puissante que son frère parce qu'elle a plus aimé ? Quoi de plus sublime enfin, que la mort du saint Patriarche, priant debout, soutenu par ses disciples ?

« De quelle onction, de quelle admirable beauté brillent ces pages si vraies, écrites dans un langage simple & souvent sublime comme celui des Saintes Écritures ! C'est avec le pinceau d'un grand maître que saint Grégoire nous représente tant de scènes si suaves & si vivantes, qu'elles nous impressionnent comme si elles se passaient sous nos yeux (1). »

Cet éloge se trouve dans le livre précieux

(1) *Quanta gratia, quam mira concinnitas in his resplendet ingenius paginis, ubi scriptor sermone limpido, nec non & quandoque altissimo, ad instar sacrarum Scripturarum, penicillum adhibens pictoris exquisitissimi, nobis ob oculos ponit tot vivida & amœna spectacula, quibus adeo commovemur ac si sub oculis nostris agerentur. (Enchiridion Benedictinum, pag. XL.)*

où Dom Guéranger a joint à la règle & à la vie de saint Benoît les louanges de ses enfants. A ce tribut d'amour que lui ont offert de siècle en siècle saint Pierre Damien, saint Anselme, saint Bernard, sainte Hildegarde, sainte Gertrude, sainte Brigitte, sainte Françoise Romaine, ne peut-on pas ajouter maintenant les pages éloquentes que l'Abbé de Solesmes a consacrées, dans son Année liturgique, à la gloire du saint Patriarche ? Elles en résument parfaitement toutes les grandeurs :

« Si nous considérons ses vertus, elles l'égalent à tout ce que les annales de l'Église nous présentent de plus saint : la charité de Dieu & du prochain, l'humilité, le don de la prière, l'empire sur toutes les passions, en font un chef-d'œuvre de la grâce du Saint Esprit. Les signes miraculeux éclatent dans toute sa vie par la guérison des infirmités humaines, le pouvoir sur les forces de la nature, le commandement sur les démons, & jusqu'à la résurrection des morts. L'esprit de prophétie lui découvre l'avenir, & les pensées les plus intimes des hommes n'ont rien de ca-

ché aux yeux de son esprit. Ces traits surhumains sont encore relevés par une majesté douce, une gravité sereine, une charité compatissante, qui brillent à chaque page de son admirable vie; & cette vie, c'est un de ses plus nobles enfants qui l'a écrite; c'est le Pape & Docteur saint Grégoire le Grand, qui s'est chargé d'apprendre à la postérité tout ce que Dieu voulut opérer de merveilles par son serviteur Benoît.

« La postérité, en effet, avait droit de connaître l'histoire & les vertus de l'un des hommes dont l'action sur l'Église & sur la Société a été le plus salutaire dans le cours des siècles; car pour raconter l'influence de Benoît, il faudrait parcourir les annales de tous les peuples de l'Occident, depuis le VII^e siècle jusqu'aux âges modernes. Benoît est le père de l'Europe; c'est lui qui, par ses enfants, nombreux comme les étoiles du ciel & comme les sables de la mer, a relevé les débris de la société romaine, écrasée sous l'invasion des Barbares; présidé à l'établissement du droit public & privé des nations qui surgirent

après la conquête ; porté l'Évangile & la civilisation dans l'Angleterre, la Germanie, les pays du Nord, & jusqu'aux peuples slaves ; enseigné l'agriculture, détruit l'esclavage ; sauvé enfin le dépôt des lettres & des arts, dans le naufrage qui devait les engloutir sans retour, & laisser la race humaine en proie aux plus désolantes ténèbres.

« Et toutes ces merveilles, Benoît les a opérées par cet humble livre qui est appelé sa Règle. Ce code admirable de perfection chrétienne & de discrétion a discipliné les innombrables légions de moines par lesquelles le saint Patriarche a opéré tous les prodiges que nous venons d'énumérer. Jusqu'à la promulgation de ces quelques pages, si simples & si touchantes, l'élément monastique, en Occident, servait à la sanctification de quelques âmes ; mais rien ne faisait espérer qu'il dût être, plus qu'il ne l'a été en Orient, l'instrument principal de la régénération chrétienne & de la civilisation de tant de peuples. Cette règle est donnée, & toutes les autres disparaissent successivement devant elle, comme

les étoiles pâlisent au ciel, quand le soleil vient à se lever. L'Occident se couvre de monastères, & de ces monastères, se répandent sur l'Europe entière tous les secours qui en ont fait la portion privilégiée du globe.

« Un nombre immense de Saints & de Saintes qui reconnaissent Benoît pour leur père, épure & sanctifie la société encore à demi sauvage; une longue série de Souverains Pontifes formés dans le cloître bénédictin préside aux destinées de ce monde nouveau, & lui crée des institutions fondées uniquement sur la loi morale, & destinées à neutraliser la force brute qui sans elle eût prévalu; des évêques innombrables, sortis de l'école de Benoît, appliquent aux provinces & aux cités ces prescriptions salutaires; les apôtres de vingt nations barbares affrontent des races féroces & incultes, portant d'une main l'Évangile, & de l'autre la Règle de leur Père; durant de longs siècles, les savants, les docteurs, les instituteurs de l'enfance appartiennent presque tous à la famille du grand Patriarche, qui par eux dispense la plus pure lumière aux

générations. Quel cortège autour d'un seul homme, que cette armée de héros de toutes les vertus, de pontifes, d'apôtres, de docteurs qui se proclament ses disciples, & qui, aujourd'hui, s'unissent à l'Église entière pour glorifier le souverain Seigneur, dont la sainteté & la puissance ont paru avec un tel éclat dans la vie & les œuvres de Benoît ! »

Il y a, dans ces pages, une de ces vues d'ensemble qui ravissaient Monseigneur l'Évêque de Poitiers, & lui faisaient réclamer « jusqu'à l'importunité » cette histoire de saint Benoît que Dom Guéranger était si capable d'écrire. Il l'a écrite, sans doute, en lettres vivantes, dans l'esprit & dans le cœur des disciples qu'il a formés, & nous espérons qu'ils la publieront un jour, en utilisant les riches matériaux qu'a laissés leur Père bien-aimé. Le plus précieux, assurément, est son souvenir ; ce qu'ils ont vu & entendu pendant sa vie sera souvent le meilleur commentaire du récit de saint Grégoire.

Comme les descendants des grandes races, Dom Guéranger offre dans sa physionomie le

type de ses ancêtres. Il ressemble à saint Benoît, dont il a renouvelé l'œuvre & enseigné la Règle. Il rappelle cependant plus particulièrement les traits de saint Grégoire. Il a aimé son abbaye de Solesmes comme saint Grégoire aimait son monastère de Saint-André. Malgré son amour de la solitude, il s'est trouvé mêlé, comme lui, aux affaires du monde, & il a dû prendre une part glorieuse aux luttes de l'Église. Il a été docteur pour combattre les erreurs modernes, défendre la Foi & soutenir la monarchie pontificale, inaugurée par saint Grégoire. Mais c'est surtout par les services qu'il a rendus à la liturgie romaine qu'il se rattache à son illustre ancêtre. La voix infaillible de Pie IX l'a proclamé par cette louange, au-dessus de toute louange, qu'il a donnée à son cher fils Prosper Guéranger, dans son bref du 19 mars 1875 :

« Doué d'un génie puissant, riche des trésors d'une érudition rare & d'une science bien connue dans les matières canoniques, il s'appliqua constamment, pendant le cours de sa longue vie, à défendre avec un très grand

courage, dans des écrits de la plus haute importance, la doctrine de l'Église catholique & les prérogatives du Pontife romain, à briser les efforts des adversaires & à réfuter leurs erreurs, & lorsque, aux applaudissements du peuple chrétien, Nous avons par un décret solennel, confirmé à la sainte Mère de Dieu le céleste privilège de sa Conception immaculée; lorsque, plus récemment, avec l'approbation du très nombreux Concile qui réunissait les prélats de l'univers catholique tout entier, Nous avons sanctionné le dogme de l'infaillibilité du Pontife romain enseignant ex cathedra, Notre cher fils Prosper n'a pas, dans ces circonstances solennelles, failli au devoir de l'écrivain catholique; il publia alors des ouvrages tout remplis de foi & de science, qui furent une preuve nouvelle de son grand génie & de son dévouement inébranlable à la chaire du bienheureux Pierre. Toutefois, l'objet principal de ses travaux & de ses pensées fut de faire rentrer en France la liturgie romaine, qui en avait été pour ainsi dire exilée. Il a su, dans ses écrits, conduire cette œuvre avec une

telle constance & un zèle si intelligent, que c'est à lui, plus qu'à tout autre, qu'il faut en rapporter le succès, si bien qu'avant de quitter ce monde il a pu voir les rites de l'Église romaine embrassés par tous les diocèses de France. »

Par ce magnifique éloge, & par l'insigne privilège accordé à la Congrégation du Mont Cassin pour honorer sa mémoire, le Souverain Pontife semble décerner à Dom Guéranger le titre de Liturgique, comme le Sénat donnait celui d'Africain, d'Asiatique, de Macédonique, aux Scipions & aux Metelli, en récompense de leurs victoires. La Liturgie a été la vie, l'inspiration de Dom Guéranger. Il n'aimait rien tant que cette prière publique de l'Église, les cérémonies du culte, les mélodies du chant grégorien : & cet amour déborde dans toutes les pages de son Année liturgique, trésor incomparable de doctrine & de poésie. Un office solennel le ravissait, le transfigurait, & dans ses derniers jours, lorsque les forces trahissaient son énergie, une grande fête du cycle sacré le ranimait tout à coup ; les

magnificences du Pontifical, quelle que fût leur étendue, semblaient renouveler sa jeunesse.

Il n'est pas étonnant que Dom Guéranger aimât saint Grégoire avec la tendresse d'un fils. C'est pour obéir à son désir que j'ai entrepris la traduction des Dialogues. Il pensait qu'elle compléterait celle que j'ai donnée des Conférences & des Institutions de Cassien. Combien de fois a-t-il eu la bonté de m'encourager dans mon travail, de me faire admirer les beautés du texte & de m'en expliquer les passages difficiles ! Lorsque la mort nous l'a enlevé, je terminais l'impression de ce volume. Je n'ai pas eu la joie de le lui offrir pendant sa vie ; je le dépose sur sa tombe, en témoignage de ma vénération & de ma reconnaissance.

E. CARTIER.

Solesmes, 30 avril 1875, fête de sainte Catherine de Sienna.



VIE
DE
SAINT BENOIT



CHAPITRE I

De la vie & des miracles de saint Benoît.

Il y eut un homme, que sa vie a rendu vénérable; il s'appelait Benoît, *Benedictus*, & ce nom exprimait bien la bénédiction de Dieu en lui. Dès sa jeunesse, il avait le cœur & la sagesse d'un vieillard. Ses mœurs n'étaient pas de son âge; il ne donnait rien de son âme aux plaisirs des sens, & lorsqu'il était encore dans le monde & qu'il pouvait facilement jouir de ses biens passagers, il en méprisa les vanités & les fleurs.

Il était d'une famille noble de la province de Nursie, & ses parents l'envoyè-

rent à Rome étudier les belles-lettres. Mais il vit qu'en étudiant, beaucoup se laissaient entraîner sur la pente du vice, & à peine fut-il entré dans le monde qu'il s'en retira, de crainte qu'en acquérant un peu de science il ne tombât aussi dans l'abîme. Il méprisa donc l'étude des lettres, abandonna la maison & la fortune de son père, & ne chercha plus qu'à plaire à Dieu seul & à vivre saintement. Il se retira, ignorant volontaire, & son ignorance était pleine de sagesse.

Je ne connais pas toutes ses actions, mais le peu que j'en rapporterai, je l'ai appris de quatre de ses disciples, qui sont : Constantin, religieux très vénérable qui lui succéda dans la conduite de son monastère; Valentinien, qui gouverna pendant de longues années le monastère de Latran; Simplicius, qui fut son successeur, & enfin Honorat, qui gouverne encore le monastère où Benoît vécut d'abord(1).

(1) Le Martyrologe bénédictin de Wion mentionne au 29 mars l'invention des corps de saint Simplicius & de saint Constantin, au Mont Cassin. Ils furent ensevelis tous les deux aux pieds de saint Benoît;



CHAPITRE II

Du crible brisé & miraculeusement réparé.

Benoît, ayant donc renoncé à l'étude des lettres, résolut de se retirer dans la solitude, où sa nourrice qui l'aimait tendrement voulut le suivre (1). Lorsqu'ils furent arrivés en un lieu appelé Enfide, quelques personnes honorables les retinrent charitablement, & ils restèrent près de l'église de l'apôtre saint Pierre.

Un jour, la nourrice ayant emprunté à des voisines un crible pour nettoyer le blé(2), elle le laissa sans précaution sur une table,

plus tard, leurs ossements furent placés avec honneur sous un des autels de la basilique du Mont Cassin. On ne leur a cependant jamais rendu de culte ecclésiastique. Saint Simplicius a laissé quelques vers en l'honneur de saint Benoît. (Voir Trithème, ch. III, VIII, IX & X; D. Mabillon, *Acta Sanctor. Ord. S. B.*, t. I, p. 194; *Boll. Act. SS.*, t. IV, Oct. p. 590.)

(1) Saint Benoît aurait quitté Rome en 494, à l'âge de quatorze ans.

(2) Ce crible était en terre cuite, & le blé s'y nettoyait comme dans les vans de nos laboureurs.

où il fut brisé par accident, si bien qu'il était séparé en deux morceaux. Quand elle revint & qu'elle le vit dans cet état, elle se mit à pleurer amèrement la perte du vase qu'on lui avait prêté. Le jeune Benoît, qui était bon & pieux, fut touché de compassion lorsqu'il vit la douleur de sa nourrice. Il emporta les deux morceaux du vase brisé & il alla prier. Lorsqu'il eut fini & qu'il se leva, il trouva près de lui le vase si bien réparé qu'il était impossible d'y voir la trace de l'accident. Il courut alors consoler sa nourrice, en lui rendant bien entier le crible qu'il avait emporté brisé. Ce miracle fut connu de toutes les personnes de l'endroit, & l'admiration fut si grande que les habitants suspendirent le crible à l'entrée de l'église, afin que les hommes de leur temps & ceux qui devaient venir après connussent avec quelle perfection Benoît avait commencé sa sainte vie. Ce crible resta exposé à tous les regards pendant de longues années, & il était encore pendu à la porte de l'église à l'époque de l'invasion des Lombards.

Benoît, cependant, qui aimait mieux

les persécutions du monde que ses louanges, & qui eût préféré souffrir pour Dieu que de jouir des honneurs de cette vie, abandonna secrètement sa nourrice & se retira dans un lieu désert appelé Sublac⁽¹⁾, à quarante milles environ de Rome. Des eaux pures & fraîches y coulent en abondance & y forment d'abord un grand lac d'où sort ensuite une rivière. Benoît, dans sa fuite, rencontra un religieux nommé Romain, qui lui demanda où il allait. Lorsque celui-ci eut connu son dessein, il en garda le secret & l'aida à l'exécuter. Il lui donna l'habit religieux & lui rendit tous les services possibles.

L'homme de Dieu, ayant trouvé le lieu qu'il désirait, se retira dans une grotte très étroite, où il vécut trois ans entièrement inconnu des hommes. Le moine Romain savait seul son existence. Il vivait dans un monastère voisin, sous l'obéissance de l'abbé Adéodat; mais il déroba pieusement quelques heures à son abbé, pour porter à certains jours à Benoît le

(1) Cette solitude s'appelle maintenant Subiaco.

pain qu'il avait pu retrancher sur sa propre nourriture. Il n'y avait pas de chemin praticable du monastère de Romain à la grotte de Benoît, qui était dominée par un rocher très élevé. Romain descendait de ce rocher le pain attaché à une longue corde, à laquelle il avait ajouté une petite clochette, afin qu'en l'entendant le serviteur de Dieu pût connaître l'arrivée de Romain & aller prendre le pain. Mais l'ancien ennemi, qui voulait empêcher la charité de l'un & le repas de l'autre, voyant un jour descendre le pain, jeta une pierre & brisa la clochette. Romain, cependant, ne cessa pas de prendre les moyens convenables pour fournir aux besoins de Benoît.

Dieu tout-puissant voulut enfin lui épargner cette peine, & faire connaître la vie de Benoît pour l'édification des hommes, & voici comment il plaça la lumière sur le chandelier, afin qu'elle éclairât tous ceux qui sont dans la maison du Seigneur. Un prêtre qui demeurait assez loin préparait son repas pour célébrer la fête de Pâques ; Dieu daigna se manifester à lui dans une

vision & lui dit : « Tu te prépares un bon repas, & mon serviteur souffre de la faim dans sa retraite. » Le prêtre se leva aussitôt, & le jour même de la solennité de Pâques il alla, avec les aliments qu'il avait préparés, à la recherche du serviteur de Dieu, à travers les hautes montagnes, les vallées & les gorges profondes. Il le trouva enfin, caché dans sa grotte, & lorsqu'ils se furent assis pour bénir le Seigneur & s'entretenir des douceurs de la vie céleste, le bon prêtre qui était venu dit à Benoît : « Levez-vous, & prenons quelque nourriture, parce que c'est aujourd'hui la fête de Pâques. » L'homme de Dieu lui répondit : « Je sais que c'est Pâques pour moi, puisque j'ai le bonheur de vous voir. » Comme il était séparé des hommes, il ignorait que ce fût la solennité de Pâques; mais le bon prêtre le lui assura de nouveau, en lui disant : « C'est aujourd'hui véritablement le jour de Pâques, jour de la résurrection du Seigneur; vous ne devez pas prolonger votre jeûne, car je suis envoyé vers vous pour que nous goûtions ensemble les bienfaits

du Tout-Puissant. » Ils bénirent donc le Seigneur & prirent leur repas ; quand il fut fini, & qu'ils se furent encore entretenus ensemble, le prêtre retourna à son église.

A la même époque, des bergers découvrirent la grotte de Benoit, & en l'apercevant à travers les buissons, revêtu de peaux, ils le prirent d'abord pour quelque bête sauvage ; mais lorsqu'ils connurent ensuite le serviteur de Dieu, beaucoup perdirent les instincts de la bête pour mener une vie sainte. La réputation de Benoit se répandit dans les environs ; un grand nombre de personnes venaient le visiter, & ceux qui lui apportaient la nourriture du corps recevaient de sa bouche la nourriture de l'âme.



CHAPITRE III

D'une tentation de la chair vaincue.

Un jour que Benoit était seul, le tentateur vint l'attaquer ; un petit oiseau noir, vulgairement connu sous le nom de merle, se mit à voltiger devant sa figure & à en

approcher avec tant d'importunité, qu'il eût pu le prendre avec la main s'il l'avait voulu ; il fit le signe de la croix & l'oiseau disparut. Mais aussitôt il éprouva une tentation de la chair si violente, qu'il n'en avait jamais senti de semblable. Il avait vu autrefois une femme dont l'esprit malin lui rappela si bien l'image, en l'enflammant tellement de sa beauté, que le serviteur de Dieu résistait à peine à l'ardeur de la concupiscence, & qu'à moitié vaincu par la volupté, il pensait presque à quitter le désert. Mais bientôt rappelé à lui-même par la grâce d'en haut, & apercevant près de lui un épais buisson de ronces & d'orties, il se dépouilla entièrement de ses vêtements & se jeta au milieu des épines. Il s'y roula longtemps & en sortit tout déchiré ; mais les blessures de son corps avaient guéri celles de son âme, parce qu'il avait remplacé la volupté par la douleur. L'ardeur qu'il ressentait au dehors éteignit la flamme pernicieuse qui le brûlait au dedans ; il triompha du péché en changeant la nature de l'incendie (1).

(1) On montre encore l'endroit où saint Benoît

A partir de ce moment, comme il l'avouait depuis à ses disciples, les mouvements de la concupiscence furent tellement domptés en lui, qu'il n'en ressentit plus les atteintes. Beaucoup de personnes dans la suite quittèrent le monde & vinrent se mettre sous son obéissance; il était affranchi de cette infirmité de la chair & il avait le droit d'enseigner les vertus, car Moïse ordonne que les lévites, à vingt-cinq ans & au-dessus, servent à l'autel; mais qu'à cinquante, ils aient la garde des vases sacrés.

LE DIACRE PIERRE

J'entrevois bien un peu le sens de la raison que vous donnez; je vous prie cependant de me l'expliquer davantage.

SAINTE GRÉGOIRE

Pierre, n'est-il pas certain que, dans la jeunesse, la tentation de la chair est dans

combattit ainsi la tentation. Saint François d'Assise vint le visiter par dévotion, & y planta des rosiers, dont les feuilles paraissent tachetées de sang. Il avait remporté une victoire semblable à Notre-Dame des Anges.

toute sa force, mais qu'à l'âge de cinquante ans, la chaleur du corps se refroidit? Les vases sacrés sont les âmes des fidèles; les élus de Dieu, tant qu'ils sont sujets à la tentation, doivent obéir & servir; il est nécessaire qu'ils soient soumis à la peine & au travail; mais lorsque l'âge rend leur esprit plus tranquille, l'ardeur de la tentation disparaît; ils sont alors les gardiens des vases sacrés, puisqu'ils deviennent les docteurs des âmes.

LE DIACRE PIERRE

Cette explication me plaît, je l'avoue; mais maintenant que vous m'avez fait comprendre le sens de ce passage de l'Écriture, continuez, je vous prie, la vie de ce juste que vous avez commencée.



CHAPITRE IV

D'un verre brisé par le signe de la croix.

SAINT GRÉGOIRE

La tentation étant éloignée, l'homme de Dieu, comme une terre cultivée où il

n'y a plus de ronces, donna une moisson plus abondante de vertus ; aussi la réputation de sa sainteté rendit son nom célèbre. Il y avait dans les environs un monastère, dont l'abbé mourut, & toute la communauté vint trouver le vénérable Benoit & le conjura de vouloir bien la diriger. Il refusa longtemps, annonçant aux religieux qu'ils ne pourraient pas s'entendre. Mais enfin, vaincu par leurs prières, il finit par y consentir. Lorsqu'il voulut faire observer la règle dans le monastère & empêcher les frères de s'écarter à droite ou à gauche du bon chemin, comme ils le faisaient auparavant, ces religieux qu'il avait acceptés s'irritèrent follement & se mirent à s'accuser entre eux de s'être donné un tel supérieur, dont la sainte vie contrastait trop avec leur inconduite. Ils virent bien qu'ils ne pourraient plus, sous son obéissance, faire des choses défendues, & ils regrettèrent d'être obligés de renoncer à leurs habitudes. Il leur semblait dur, à leur âge, d'embrasser une vie nouvelle ; & comme l'exemple des bons est toujours à charge aux méchants, quelques-uns ré-

solurent la mort de Benoît : il fut décidé qu'on empoisonnerait son vin. Lorsque le vase de verre qui contenait le poison fut présenté à la table de l'abbé pour qu'il fût béni, selon l'usage, Benoît étendit la main & fit le signe de la croix. Le vase, qu'on tenait à une certaine distance, se rompit à ce simple signe, comme si, au lieu de la croix, sur ce vase de mort il eût jeté une pierre. L'homme de Dieu reconnut aussitôt qu'on lui avait présenté un breuvage de mort, qui n'avait pu recevoir le signe de vie. Il se leva sur le champ, & le visage calme, l'esprit tranquille, il dit aux frères réunis : « Que le Dieu tout-puissant vous pardonne, mes frères; pourquoi vouloir me traiter de la sorte? Ne vous avais-je pas dit, dès le principe, que nous ne pourrions vivre ensemble? Cherchez un abbé qui puisse vous convenir; car, désormais, ne comptez plus sur moi. » Il retourna sur le champ dans sa chère solitude, & il y vécut seul avec lui-même, sous le regard de Celui qui voit tout du haut du ciel.

LE DIACRE PIERRE

Je ne comprends pas bien ce que veut dire qu'il *vécut avec lui-même*.

SAINT GRÉGOIRE

Si le saint homme avait voulu tenir longtemps de force sous son obéissance ces religieux qui conspiraient tous contre lui, & qui menaient une vie si différente de la sienne, il eût peut-être perdu de la vigueur & de la paix de son âme; l'œil de son intelligence se serait détourné de ses saintes contemplations; en se fatiguant tous les jours à corriger les autres, il se serait négligé lui-même; il se serait quitté sans trouver ceux qu'il voulait ramener. Toutes les fois que de fortes préoccupations nous entraînent hors de nous, nous vivons, mais nous ne sommes pas avec nous; nous ne nous voyons plus, & nous nous répandons dans les choses extérieures. Pouvons-nous dire qu'il était avec lui-même, le prodigue qui s'en alla dans une contrée lointaine, & dissipa la part d'héritage qu'il avait reçue? Il se mit au service d'un habitant du pays, & il gardait les

pourceaux qu'il voyait manger une nourriture grossière, sans pouvoir s'en rassasier. Il se mit à penser aux biens qu'il avait perdus, & il est écrit de lui : « Revenant à lui-même, il dit : Combien y a-t-il, dans la maison de mon père, de mercenaires qui ont du pain en abondance ! » (Luc, xv, 17.) S'il avait été avec lui-même, comment y serait-il revenu ? Ainsi j'ai pu dire que ce saint homme habitait avec lui-même, parce qu'il veillait toujours sur son âme, qu'il se tenait toujours en présence de son Créateur, qu'il s'examinait sans cesse, & qu'il ne laissait jamais le regard de son intelligence s'égarer au dehors.

LE DIACRE PIERRE

Comment donc expliquer ce qui est écrit de l'apôtre saint Pierre, lorsque l'ange l'eut fait sortir de la prison ? « Lorsqu'il fut revenu à lui, il dit : Maintenant je sais vraiment que le Seigneur a envoyé son ange, & m'a délivré des mains d'Hérode & de l'attente du peuple juif. » (Act., xii, 11.)

SAINT GRÉGOIRE

Pierre, il y a deux manières de sortir

hors de nous : par l'abaissement de nos pensées, nous tombons au-dessous de nous-mêmes, ou nous nous élevons au-dessus par la grâce de la contemplation. Celui qui gardait les pourceaux tomba au-dessous de lui-même par l'égarement de l'esprit & l'impureté du cœur ; mais l'Apôtre que l'Ange délivra & ravit en extase, sortit de lui-même pour être élevé dans une région supérieure. Tous les deux revinrent à eux : le premier, en quittant ses désordres pour se recueillir dans son cœur ; le second, en descendant des hauteurs de la contemplation pour revenir à son état ordinaire. Ainsi, le bienheureux Benoît, de retour dans sa solitude, habitait avec lui-même quand il se renfermait dans les bornes de sa pensée ; mais toutes les fois que l'ardeur de la contemplation le ravissait en extase, il s'élevait bien certainement au-dessus de lui-même.

LE DIACRE PIERRE

Je goûte fort ce que vous dites ; mais répondez-moi, je vous prie, Benoît devait-il quitter les religieux, dès qu'il en avait pris la conduite ?

SAINT GRÉGOIRE

Je pense, Pierre, qu'il faut supporter patiemment les méchants dans une communauté, lorsqu'on peut y être utile à quelques bons; mais là où il est impossible de rendre le moindre service aux bons, la peine qu'on se donnerait pour les méchants serait stérile, surtout si on avait près de soi le moyen de mieux servir Dieu. Pour qui donc serait resté le saint homme, puisqu'il voyait tous les religieux conjurés contre lui? Et il faut bien remarquer ce qui se passe dans l'esprit des parfaits : c'est quand ils voient que leurs efforts sont sans résultat, qu'ils vont faire ailleurs des œuvres plus utiles. Aussi le grand Apôtre qui désirait être délivré de son corps pour être avec le Christ, qui appelait le Christ sa vie & la mort un gain, qui ambitionnait les souffrances & les faisait aimer aux autres, voulut cependant, lorsqu'il fut persécuté à Damas, se servir d'une corde & d'une corbeille pour s'échapper & se faire descendre secrètement du haut de la muraille.

Dirons-nous que saint Paul craignait la mort, lui qui déclare la désirer pour l'amour

de Jésus-Christ? Mais comme il voyait qu'il faisait peu de bien en cet endroit en se donnant beaucoup de peine, il se conserva pour faire ailleurs de plus fructueux efforts. Ce vaillant champion de Dieu ne voulut pas rester enfermé dans une ville, & il chercha un plus vaste champ de bataille. Il en est de même du vénérable Benoît; & puisque vous m'écoutez avec plaisir, vous verrez bientôt que les religieux révoltés qu'il abandonna n'étaient pas si nombreux que ceux qu'il sauva de la mort de l'âme en d'autres lieux.

LE DIACRE PIERRE

Vous expliquez parfaitement ce que vous dites, & la preuve que vous en donnez est évidente; mais continuez, je vous prie, à me raconter la vie d'un si grand religieux.

SAINTE GRÉGOIRE

Comme le saint homme devenait célèbre dans cette solitude par ses vertus & ses miracles, un grand nombre de personnes se réunirent près de lui pour servir Dieu, de sorte qu'il bâtit en cet endroit, avec

l'aide de Notre-Seigneur Jésus-Christ, douze monastères, dans chacun desquels il plaça douze moines sous la direction d'un abbé (1). Il garda seulement quelques disciples près de lui pour les former davantage sous ses yeux. Quelques habitants de Rome, distingués par leur noblesse & leur piété, vinrent aussi le trouver & lui donnèrent leurs enfants à élever au service de Dieu. Equitius lui confia son fils Maur, & le patrice Tertullus, son fils Placide (2), deux enfants de grande espérance. Le jeune Maur se distinguait par sa sagesse & pouvait déjà être utile à son maître. Placide était encore un enfant qui avait le naturel de son âge.

(1) Arnould Wion nomme ces douze monastères dans son *Lignum vitæ*. Yepes les cite aussi avec quelques variantes.

(2) D'après la généalogie donnée par Wion, saint Placide était parent de saint Benoît, puisqu'ils eurent tous les deux pour aïeul Justinianus, de la famille des Anicii.

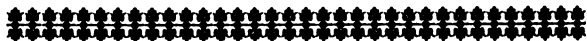


CHAPITRE V

De la conversion d'un moine dissipé.

Dans un des monastères que Benoît avait construits autour de sa retraite, il y avait un moine qui ne pouvait rester à l'oraison. Dès que les frères s'y appliquaient, il sortait de l'oratoire & son esprit s'occupait des choses passagères de ce monde. Son abbé, après l'avoir souvent averti, le conduisit à l'homme de Dieu, qui le reprit sévèrement; mais de retour au monastère, il fut à peine deux jours à tenir compte de la réprimande, car le troisième, il revint à ses habitudes & alla se promener au moment de l'oraison. L'abbé du monastère en prévint le serviteur de Dieu, qui répondit : « J'irai, & je le corrigerai moi-même. » Il vint, en effet, au monastère à l'heure accoutumée, & lorsque, après la psalmodie, les frères se mirent en oraison, il vit que ce moine ne pouvait rester en place, parce qu'il avait près de lui un petit enfant noir qui

le tirait dehors par le bord de son vêtement. Il dit alors en secret à l'abbé, nommé Pompéianus, & au serviteur de Dieu, Maur : « N'apercevez-vous pas celui qui entraîne dehors ce pauvre religieux ? » Ils répondirent : « Non. » Benoît leur dit : « Prions, afin que vous voyiez aussi le personnage que suit ce religieux. » Après deux jours passés en prière, Maur vit ce que voyait Benoît ; mais l'abbé Pompéianus ne put rien apercevoir. Le jour suivant, après l'oraison, le serviteur de Dieu sortit de l'oratoire & trouva le moine qui se tenait dehors. Il le frappa de verges pour le guérir de son aveuglement, & , à dater de ce jour, le moine ne subit plus l'influence du petit enfant noir & resta tranquillement à l'oraison. L'antique ennemi n'osa plus tyranniser sa pensée, comme s'il eût reçu lui-même les coups.



CHAPITRE VI

D'une source que la prière du Bienheureux fit sortir d'un rocher au haut de la montagne.

Parmi les monastères qu'il avait construits en cet endroit, il y en avait trois qui étaient sur des rochers, & les frères avaient, tous les jours, beaucoup de peine à descendre au lac pour y puiser de l'eau, d'autant plus que la pente était très rapide & présentait un véritable danger.

Les religieux réunis des trois monastères vinrent trouver le serviteur de Dieu Benoît, & lui dirent : « Il nous est bien pénible de descendre tous les jours au lac pour avoir de l'eau, & il faudrait changer la place de nos monastères. » Benoît les consola doucement & les congédia. La nuit suivante, il monta sur les rochers de la montagne avec le petit Placide, dont j'ai parlé plus haut, & y resta longtemps en prière. Quand il eut fini, il plaça trois pierres en cet endroit comme indication, & il redescendit au monastère à l'insu de

tous les religieux. Le lendemain, les frères étant revenus lui faire les mêmes plaintes, il leur dit : « Allez, & sur le rocher où vous trouverez trois pierres placées l'une sur l'autre, vous creuserez un peu. Dieu, qui est tout-puissant, pourra bien faire couler de l'eau sur le haut de cette montagne, afin de vous épargner la fatigue d'un si long chemin. » Ils allèrent au rocher que Benoît leur avait indiqué, & ils virent qu'il était déjà tout humide. Ils creusèrent un bassin que l'eau remplit aussitôt, & elle coula en si grande abondance, qu'elle forme encore aujourd'hui un ruisseau qui descend jusqu'au bas de la montagne.

CHAPITRE VII

*D'un fer d'instrument qui revint
à son manche du fond de l'eau.*

Une autre fois, un Goth, assez simple d'esprit, voulut se consacrer à Dieu, & l'homme de Dieu le reçut avec bonté. Un jour, il lui fit donner une sorte de petite

faux pour couper les ronces d'un endroit où l'on devait faire un jardin. Le lieu que le Goth avait à nettoyer était sur le bord du lac, & comme il frappait de toutes ses forces sur d'épais buissons, le fer quitta le manche & tomba dans le lac, qui était là si profond, qu'il n'y avait aucun espoir de retrouver l'instrument. Le pauvre Goth, voyant son fer perdu, s'en alla tout tremblant annoncer au moine Maur le dommage qu'il avait fait & recevoir la pénitence de sa faute. Maur eut soin d'en avertir aussitôt le serviteur de Dieu, Benoît, qui, à cette nouvelle, vint au lac, prit le manche des mains du Goth, le mit dans l'eau, & au même instant le fer remonta du fond & s'adapta de lui-même au manche. Benoît rendit au Goth son instrument, en lui disant : « Voilà, travaille maintenant & ne sois plus triste (1). »

(1) *Les Chroniques du Mont-Cassin* de Léon d'Ostie, liv. II, chap. LXIII, rapportent que saint Benoît renouvela ce miracle, à la prière de ses disciples qui construisaient une église en l'honneur de sainte Scholastique, sur les bords de la mer, à Gaëte. Un tailleur de pierre retrouva de la même manière le fer de son instrument qui était tombé dans l'eau.



CHAPITRE VIII

*De son disciple Maur qui marcha
sur les eaux.*

Un jour, le vénérable Benoît était dans sa cellule, & le petit Placide, que le saint homme s'était attaché, sortit pour aller au lac puiser de l'eau; mais, en y plongeant sans précaution le vase qu'il tenait, il y tomba lui-même & fut entraîné par l'eau si rapidement, qu'il fut bientôt éloigné du bord, presque à la portée d'une flèche. L'homme de Dieu, renfermé dans sa cellule, connut aussitôt l'accident & se hâta d'appeler Maur, en lui disant : « Frère Maur, cours vite, car l'enfant qui était allé puiser de l'eau est tombé dans le lac, & l'eau l'a entraîné déjà bien loin. » Chose étonnante & qui ne s'était pas vue depuis l'apôtre saint Pierre ! après avoir demandé & reçu la bénédiction de son abbé, Maur courut exécuter son ordre & parvint jusqu'à l'endroit où l'eau avait entraîné l'enfant; s'imaginant toujours marcher sur la

terre, il le prit par les cheveux & le ramena rapidement au bord. A peine y fut-il arrivé que, regardant derrière lui, il s'aperçut qu'il venait de courir sur l'eau, ce qu'il n'aurait jamais pensé pouvoir faire. Il fut tout saisi du miracle accompli & retourna le raconter à l'abbé. Le vénérable Benoît ne l'attribua pas à ses mérites, mais bien à l'obéissance de son disciple. Maur, au contraire, soutenait qu'il n'avait fait qu'exécuter ses ordres, & qu'il n'était pour rien dans une chose qu'il avait faite sans y penser. L'enfant sauvé fut l'arbitre de ce touchant conflit d'humilité entre le maître & le disciple : « Moi, dit-il, quand j'ai été tiré de l'eau, j'ai aperçu au-dessus de ma tête le vêtement de peau du père Abbé, & je voyais bien que c'était lui qui me tirait de l'eau. »

LE DIACRE PIERRE

Vos histoires sont bien. étonnantes & serviront à l'édification d'un grand nombre; pour moi, plus je goûte les miracles de ce saint homme, & plus j'ai soif de les entendre.



CHAPITRE IX

*D'un pain empoisonné qu'un corbeau alla
jeter au loin.*

SAINT GRÉGOIRE

Toute la contrée s'embrasait de l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, & beaucoup quittaient la vie du monde & venaient soumettre leur cœur & son orgueil au joug doux & léger du Sauveur. Mais, comme il arrive souvent, les méchants portent envie au trésor de vertu qu'ils voient dans les autres, sans cependant y prétendre eux-mêmes. Le prêtre d'une église voisine, qui s'appelait Florentius & qui est l'aïeul de Florentius notre sous-diacre, se laissa séduire par le démon & se mit à combattre les efforts du saint homme & à dénigrer sa conduite, détournant de lui tous ceux qu'il pouvait. Comme il voyait qu'il ne réussissait pas à arrêter ses progrès, que la réputation de sa sainteté ne faisait qu'augmenter & qu'elle multipliait toujours le nombre de ceux qui voulaient

suivre une vie plus parfaite, la jalousie le tourmenta davantage & le rendit plus méchant. Il aurait voulu avoir les honneurs qu'on rendait à sa sainteté, mais sans pratiquer la vie qui les lui méritait. La passion l'aveuglait tellement qu'il osa envoyer comme présent au serviteur de Dieu un pain empoisonné. Le serviteur de Dieu le reçut en remerciant, quoiqu'il n'ignorât pas le poison qui s'y trouvait caché.

A l'heure de son repas, un corbeau avait l'habitude de venir de la forêt voisine pour recevoir du pain de sa main. Quand il vint, comme à l'ordinaire, Benoît prit le pain du prêtre & le jeta devant le corbeau, en lui disant : « Au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, prends ce pain & va le jeter dans un lieu où personne ne puisse le trouver. » Aussitôt le corbeau, ouvrant le bec & battant des ailes, se mit à courir autour du pain & à croasser, comme s'il eût dit clairement qu'il voulait bien obéir, mais qu'il ne pouvait pas cependant exécuter ses ordres. L'homme de Dieu les lui renouvela plusieurs fois, en lui disant : « Prends,

prends-le sans crainte & porte-le où on ne puisse le trouver. » Le corbeau hésita longtemps encore, piqua enfin le pain, l'enleva & disparut ; il revint trois heures après sans le pain, & il reçut du bienheureux Benoît sa pitance accoutumée.

Le saint abbé, voyant à quel point le prêtre en voulait à sa vie, s'en affligea plus pour ce malheureux que pour lui-même. Florentius, qui n'avait pu tuer le corps du maître, voulut perdre les âmes de ses disciples. Il envoya dans le jardin du monastère où était Benoît sept jeunes filles nues qui, en se tenant ensemble par les mains, dansèrent longtemps devant les religieux pour exciter dans leurs cœurs les ardeurs des mauvais désirs.

Le Saint les aperçut de sa cellule & craignit la chute de ses disciples, qui étaient encore jeunes ; & comme c'était contre lui seul que cette persécution était dirigée, il céda la place à son ennemi. Il établit donc des prieurs & un certain nombre de frères dans tous les oratoires qu'il avait construits & changea de résidence, en emmenant seulement avec lui quelques

religieux. Mais Dieu frappa bientôt d'une manière terrible celui dont il fuyait si humblement la haine.

Florentius était sur sa terrasse lorsqu'il apprit le départ de Benoît; & comme il s'en réjouissait, la galerie, sans que le reste de la maison fût ébranlé, s'écroula sur lui & écrasa l'ennemi du saint abbé. Maur, le disciple de l'homme de Dieu, crut devoir l'annoncer aussitôt au vénérable Benoît, qui était à peine éloigné de dix milles, en lui disant : « Revenez, mon père, car le prêtre qui vous persécutait est mort. » L'homme de Dieu, à cette nouvelle, s'affligea autant de la mort de son ennemi que de la joie qu'elle avait causée à son disciple, auquel il imposa une pénitence, parce qu'en lui annonçant cette nouvelle il avait osé s'en réjouir.

LE DIACRE PIERRE

Vous me dites vraiment des choses admirables. Dans l'eau sortant du rocher, je retrouve Moïse; dans le fer tiré du fond du lac, Elisée; dans son disciple qui marche sur les eaux, saint Pierre; dans

l'obéissance du corbeau, le prophète Elie ; & dans ces larmes données à la mort d'un ennemi, le roi David. Ce saint homme était vraiment rempli de l'esprit de tous les justes.

SAINT GRÉGOIRE

Pierre, le bienheureux Benoît eut l'esprit de ce Dieu qui, par la grâce de la Rédemption, a rempli le cœur de tous les élus. C'est de lui que saint Jean a dit : « Il était la vraie lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde. » (*S. Jean*, 1, 9.) Et encore : « C'est de sa plénitude que nous avons tous reçu. » (*Ibid.* v, 26). Les saints de Dieu ont pu recevoir le don des miracles, mais non pas le communiquer à d'autres. Celui qui donne ce signe de sa puissance à ses serviteurs n'a promis à ses ennemis que le signe de Jonas. Il a bien voulu mourir devant les superbes, mais il est ressuscité devant les humbles, pour que les uns vissent ce qui leur semblait méprisable, & les autres ce qui méritait leur respect & leur amour ; &, dans ce mystère, les superbes n'ont vu que l'opprobre de la mort, tandis que les hum-

bles ont reçu, contre cette mort, la gloire de la puissance.

LE DIACRE PIERRE

Après ces évènements, dans quel lieu, je vous prie, alla ce saint homme? & dites-moi s'il y fit encore des miracles.

SAINT GRÉGOIRE

Le saint homme, en changeant de lieu, ne changea pas d'ennemi, & ses combats furent d'autant plus rudes qu'il eut pour adversaire le maître du mal en personne. Le village fortifié qu'on appelle Cassin est situé sur le flanc d'une haute montagne qui s'élargit comme pour le recevoir. Elle s'élève à près de trois milles au-dessus. A son sommet, qui se perd dans les airs, se trouvait un temple très ancien où des gens grossiers adoraient encore Apollon, comme les païens d'autrefois. Autour du temple étaient des bois consacrés au culte des démons, où une foule d'insensés continuaient à offrir des sacrifices sacrilèges (1).

(1) Ce fut en 529 que Saint Benoît quitta Subiaco pour le Mont Cassin; il avait alors quarante-neuf ans.

Dès que le Saint fut arrivé il brisa l'idole, renversa l'autel & brûla les bois sacrés. Dans le temple même d'Apollon, il établit un oratoire à saint Martin; il en dédia un autre à l'endroit même où était le dieu, & se mit à prêcher la foi avec ardeur & persévérance au peuple des environs.

L'antique ennemi ne pouvait supporter ces choses en silence. Il lui apparaissait, non pas secrètement ou en songe, mais sous une forme visible, & il se plaignait à grands cris de la violence qu'on lui faisait, tellement que les frères l'entendaient très bien, sans cependant le voir. Le saint abbé assurait à ses disciples qu'il voyait cet ennemi des hommes comme un monstre horrible & furieux qui le menaçait avec la bouche & les yeux enflammés. Ses disciples entendaient seulement ce que le démon disait : il l'appelait d'abord par son nom, & comme l'homme de Dieu ne lui répondait rien, il se répandait alors en injures; il criait : « Benoît, Benoît! » Et comme le Saint gardait le silence, il ajoutait : « Sois maudit, & non béni! Que

me veux-tu ? pourquoi me persécutes-tu ? »

Nous allons voir le démon tenter de nouveaux combats contre le serviteur de Dieu ; mais en voulant lui faire ainsi la guerre, il lui donna, malgré lui, l'occasion de nouvelles victoires.



CHAPITRE X

D'une pierre énorme transportée avec l'aide de la prière du Saint.

Un jour que les religieux travaillaient aux bâtiments du monastère, il se trouva sur l'emplacement une pierre qu'ils voulaient placer dans la construction. Deux ou trois d'entre eux ne purent l'ébranler ; d'autres vinrent les aider en grand nombre ; mais la pierre resta immobile comme si elle eût tenu à la terre par de fortes racines, tellement qu'il devint évident que le démon s'y était placé lui-même pour rendre inutiles tant d'efforts. Pour vaincre cette difficulté, on envoya chercher l'homme de Dieu, afin qu'il chassât l'en-

nemi par sa prière & qu'on pût continuer le travail. Il vint aussitôt, pria, donna sa bénédiction, & la pierre fut levée si facilement, qu'elle semblait n'avoir jamais rien pesé.



CHAPITRE XI

De l'incendie imaginaire de la cuisine.

On voulut alors, en présence du saint homme, creuser la terre dans ce même endroit & à une certaine profondeur. Les religieux trouvèrent une idole de bronze qu'ils jetèrent pour le moment au hasard dans la cuisine. Tout à coup on vit des flammes s'élançer, & il sembla aux yeux de tous les moines que le feu allait détruire l'édifice; on jeta de l'eau, & le bruit qu'on fit pour éteindre l'incendie attira l'homme de Dieu. Comme il ne vit pas le feu que croyaient voir les frères, il inclina la tête pour prier; puis il rappela les frères, qui étaient le jouet de cette illusion, & leur recommanda de faire le signe de la croix

sur leurs yeux, afin qu'ils vissent bien que la cuisine était intacte, & que toutes ces flammes étaient une tromperie du démon.



CHAPITRE XII

D'un jeune moine écrasé par la chute d'une muraille & guéri par la prière du Saint.

Un autre fois les religieux travaillaient à un mur qu'il fallait exhausser, pendant que l'homme de Dieu était resté à prier renfermé dans sa cellule. L'ancien ennemi des hommes lui apparut, & lui dit en se moquant qu'il allait voir travailler les frères. L'homme de Dieu envoya prévenir bien vite les frères, en leur faisant dire : « Mes frères, prenez bien garde, car voici l'esprit malin qui va vous trouver. » A peine le messager avait-il prononcé ces paroles que l'esprit malin renversa le mur qu'on élevait, & qui écrasa par sa chute un jeune moine, fils d'un officier de la cour. Les religieux furent très affligés, non pas de la chute du mur, mais de la

perte de leur frère, & ils coururent l'annoncer au vénérable abbé en donnant de grands signes de douleur. Benoît ordonna qu'on lui apportât l'enfant tout écrasé; on ne put le faire qu'en le mettant dans un sac; car non seulement ses membres étaient rompus, mais encore ses os étaient broyés.

L'homme de Dieu le fit déposer dans sa cellule, sur la natte où il avait coutume de faire oraison; il congédia les frères, ferma la porte & se mit à prier avec une ferveur extraordinaire. Chose admirable! à l'instant même l'enfant fut guéri, & retrouva si bien ses forces que le Saint l'envoya continuer son travail, & achever avec les frères le mur que le démon avait cru arrêter par sa mort, en haine du bienheureux Benoît.

CHAPITRE XIII

Des moines qui avaient mangé hors le monastère.

Outre ces miracles, l'homme de Dieu devint célèbre par l'esprit de prophétie :

il annonçait les choses futures & faisait connaître aux personnes présentes ce qui se passait ailleurs.

La coutume du monastère était que, quand les frères sortaient pour quelques commissions, ils ne devaient ni boire ni manger au dehors. Cette règle était fidèlement observée, lorsque, un jour, des frères sortirent pour une affaire qui les retint plus longtemps qu'ils ne croyaient. Comme ils connaissaient dans les environs une femme pieuse, ils entrèrent chez elle & prirent quelque nourriture. Ils revinrent tard au monastère & allèrent demander, selon l'usage, la bénédiction de l'abbé. Il leur demanda aussitôt : « Où avez-vous mangé? » Ils répondirent : « Nulle part. — Pourquoi mentez-vous? leur dit-il. N'êtes-vous pas entrés dans la maison de telle femme? N'avez-vous pas reçu tels & tels aliments? N'avez-vous pas bu tant de fois? » Lorsqu'ils virent que le vénérable abbé leur indiquait la femme qui les avait reçus, les aliments qu'ils avaient pris & le nombre de fois qu'ils avaient bu, ils reconnurent ce qu'ils avaient fait, se

jetèrent tout tremblants aux pieds de Benoît & confessèrent leur faute. Il la leur pardonna aussitôt, pensant bien que désormais ils ne feraient plus rien de semblable en son absence, parce qu'ils le sauraient présent en esprit.



CHAPITRE XIV

Comment l'homme de Dieu connut que le frère du moine Valentinien avait mangé en route.

Le frère du moine Valentinien, dont j'ai parlé plus haut, était laïque, mais très religieux. Pour se recommander aux prières de l'homme de Dieu, & pour voir son frère, il venait tous les ans de chez lui au monastère, & il avait coutume d'y venir à jeun. Un jour qu'il faisait ce chemin, il fut joint par un autre voyageur qui portait des provisions. Comme la journée s'avançait, ce compagnon lui dit : « Venez, mon frère, prenons quelque nourriture pour ne pas être trop fatigués

de la route. » Il répondit : « Merci, mon frère, je ne le ferai pas, parce que j'ai toujours l'habitude de visiter le vénérable abbé Benoît à jeun. » Sur cette réponse, le voyageur se tut; mais après avoir marché encore quelque temps, il renouvela son invitation sans pouvoir la faire accepter. Il garda de nouveau le silence & consentit à continuer un peu sa route à jeun. Cependant le chemin était long; le temps s'écoulait & les voyageurs se fatiguaient, lorsqu'ils trouvèrent une prairie, une fontaine & tout ce qui pouvait procurer un agréable repos. Celui qui avait les provisions dit à son compagnon : « Voici de l'eau, une prairie, un lieu charmant, où nous pouvons nous restaurer & nous reposer un peu, pour finir ensuite heureusement notre voyage. » Ses paroles flattaient l'oreille autant que le site charmait les yeux du compagnon, qui se laissa persuader par cette troisième invitation & consentit à prendre quelque nourriture. Le soir, il arriva au monastère & se présenta au vénérable abbé Benoît, en lui demandant sa bénédiction; mais alors le saint homme

lui reprocha ce qu'il avait fait en route : « Comment, mon frère, lui dit-il, l'esprit malin, qui vous parlait par la bouche de ce voyageur, n'a pu vous persuader une première fois; il a échoué une seconde, mais il a réussi une troisième, & il a obtenu de vous tout ce qu'il voulait! » Alors cet homme reconnut sa faiblesse & se jeta aux pieds de Benoît, en pleurant & en rougissant de la faute qu'il avait commise, quoique absent, sous les yeux du vénérable abbé.

LE DIACRE PIERRE

Je reconnais dans ce saint homme l'esprit du prophète Elisée, qui était présent à son disciple absent.



CHAPITRE XV

Comment la ruse du roi Totila fut découverte.

SAINT GRÉGOIRE

Il faut, Pierre, m'écouter en silence pour apprendre des choses plus étonnantes encore. Du temps des Goths, leur roi

Totila ayant entendu parler de l'esprit prophétique du saint homme, se mit en route pour son monastère; il s'arrêta à quelque distance, & envoya annoncer son arrivée. Lorsqu'on lui eut répondu du monastère qu'il pouvait venir, ce prince astucieux voulut éprouver si l'homme de Dieu avait réellement l'esprit de prophétie. Dans ce but, il choisit son écuyer Riggo, lui fit prendre sa chaussure & ses ornements royaux, & il lui ordonna d'aller se présenter à Benoît, comme s'il était le roi en personne; il voulut que trois seigneurs de sa cour, Vultéric, Rudéric & Blindin, qui l'accompagnaient le plus ordinairement, marchassent à ses côtés pour convaincre le serviteur de Dieu que c'était bien le roi Totila, & il l'entoura d'honneurs & de gardes, de manière à ne laisser aucun doute sur sa dignité, à la vue de son escorte & de ses vêtements de pourpre. Lorsque Riggo, ainsi revêtu & accompagné, entra dans le monastère, l'homme de Dieu était assis assez loin, & le vit arriver; dès qu'il put s'en faire entendre, il lui cria : « Quittez, mon fils,

quittez tout ce que vous portez, cela ne vous appartient pas. » Riggo tomba sur le champ par terre, tout tremblant d'avoir osé se jouer d'un si grand homme, & tous ceux qui l'escortaient se prosternèrent comme lui. Lorsqu'ils se relevèrent, ils n'osèrent pas approcher de Benoît; mais ils retournèrent vers le roi, & lui annoncèrent en tremblant comment ils avaient été promptement découverts.



CHAPITRE XVI

*Des prophéties faites au roi Totila
& à l'évêque de Canuse.*

Alors Totila vint lui-même trouver l'homme de Dieu, &, l'apercevant assis à une certaine distance, il n'osa s'approcher & se prosterna par terre. Benoît lui dit deux & trois fois : « Levez-vous. » Mais comme le roi n'osait pas encore se relever, le serviteur de Jésus-Christ eut la bonté de s'approcher de lui & de le relever lui-même ; il lui reprocha ensuite ses actions

& lui prédit, en quelques paroles, tout ce qui devait lui arriver : « Vous faites beaucoup de mal, lui dit-il, vous en avez beaucoup fait; tâchez de modérer enfin vos iniquités. Vous entrerez dans Rome, vous passerez la mer; vous règnerez neuf années, & vous mourrez la dixième. » Ces paroles effrayèrent grandement le roi, qui se retira en se recommandant aux prières du saint abbé. Peu de temps après il alla à Rome, passa en Sicile, & la dixième année de son règne, il perdit la couronne & la vie par un juste jugement de Dieu (1).

L'évêque de Canuse venait souvent visiter le serviteur de Dieu, qui l'aimait beaucoup à cause de la sainteté de sa vie. Comme ils parlaient ensemble de l'entrée de Totila dans Rome & de la ruine de cette ville, l'évêque dit : « Ce roi détruira tellement la ville qu'elle deviendra inha-

(1) Ces prophéties de saint Benoit furent faites peu de temps avant sa mort, en 543, lorsque Totila, roi des Goths, allait assiéger la ville de Naples. Elles se réalisèrent complètement. Celles qui regardaient Rome s'accomplirent plus tard, du vivant de saint Grégoire.

bitable. » Benoit répondit : « Rome ne sera pas détruite par les étrangers, mais elle sera tellement ravagée par les tempêtes, les orages, les tremblements de terre, qu'elle périra d'elle-même. » Le mystère de cette prophétie est devenu plus clair que le jour pour nous qui avons vu les murailles de Rome écroulées, les maisons renversées, les églises détruites par les ouragans, les édifices tombant de vieillesse & multipliant leurs ruines. Je dois dire cependant qu'Honorat, disciple du bienheureux dont je tiens ce fait, déclare n'avoir pas entendu ces prophéties de sa bouche même, mais avoir appris d'autres frères ce qu'il en rapporte.



CHAPITRE XVII

D'un clerc délivré du démon pour un temps.

A la même époque, un clerc de l'église d'Aquin était tourmenté par le démon, & le vénérable évêque Constance lui avait fait visiter un grand nombre de sanctuaires

de martyrs pour obtenir sa guérison; mais les saints martyrs de Dieu n'avaient pas voulu le guérir, pour faire connaître quelle était la vertu de Benoît. On conduisit donc le possédé au serviteur de Dieu, qui invoqua Notre-Seigneur Jésus-Christ & chassa aussitôt le démon de cet homme. Il dit alors à celui qu'il avait délivré : « Allez; mais maintenant ne mangez pas de viande & gardez-vous bien de vous faire ordonner; car, le jour où vous aurez la témérité de recevoir les saints Ordres, vous retomberez aussitôt sous le pouvoir du démon. » Le clerc délivré s'en alla; & la crainte que lui avait laissée ce qu'il venait de souffrir le rendit d'abord fidèle aux prescriptions du serviteur de Dieu. Mais, bien des années après, lorsque ses supérieurs furent morts, & qu'il vit de plus jeunes que lui recevoir les Ordres sacrés, il ne tint plus compte des paroles de l'homme de Dieu, que le temps semblait avoir effacées. Il se présenta au sacerdoce; mais aussitôt le démon, qui l'avait quitté, s'empara de lui & ne cessa de le tourmenter jusqu'à ce qu'il lui eût arraché la vie.

LE DIACRE PIERRE

Cet homme de Dieu, je le vois, avait pénétré les secrets de la Divinité, puisqu'il reconnut que ce clerc avait été livré au démon, pour qu'il n'osât plus se présenter aux Ordres sacrés.

SAINT GRÉGOIRE

Comment n'eût-il pas connu les secrets de la Divinité, puisqu'il en observait les commandements? car il est écrit : « Celui qui s'attache au Seigneur est un même esprit avec lui. » (*I Cor. VI, 17.*)

LE DIACRE PIERRE

Si celui qui s'attache au Seigneur est un même esprit avec lui, comment le grand Apôtre dit-il ailleurs : « Qui a connu la pensée de Dieu & qui a été son conseiller? » (*Rom. XI, 34.*) Il semble impossible que celui qui est un même esprit avec quelqu'un puisse ignorer ses pensées.

SAINT GRÉGOIRE

Les saints, en tant qu'ils sont un avec Dieu, n'ignorent pas les pensées du Seigneur; car l'Apôtre dit aussi : « Quel est

l'homme qui sait les choses de l'homme, si ce n'est l'esprit de l'homme qui est en lui? & pour les choses de Dieu, personne ne les connaît que l'esprit de Dieu. » (*I Cor.* II, 11.) Et, pour montrer qu'il connaît les choses de Dieu, il ajoute : « Pour nous, ce n'est pas l'esprit de ce monde que nous avons reçu, mais l'esprit qui est de Dieu. » (*Ibid.* 12.) Et il dit encore : « L'œil n'a pas vu, l'oreille n'a pas entendu, & le cœur de l'homme n'a pas conçu ce que Dieu réserve à ceux qui l'aiment. Mais Dieu nous l'a révélé par son Esprit. » (*Ibid.* 9.)

LE DIACRE PIERRE

Si donc les choses de Dieu ont été révélées à l'Apôtre par l'Esprit de Dieu, pourquoi dit-il, avant ces paroles : « O profondeur des trésors de la sagesse & de la science de Dieu! Que ses jugements sont incompréhensibles, & que ses voies sont impénétrables! » (*Rom.* II, 33.) Mais voici qu'en vous citant ce texte, se présente une autre difficulté. Le prophète David n'a-t-il pas dit au Seigneur : « Mes

lèvres ont prononcé tous les jugements de votre bouche? » (*Ps.* CXVIII, 13.) Il est moins difficile de connaître que d'exprimer. Comment saint Paul a-t-il dit que les jugements de Dieu sont incompréhensibles, lorsque David assure que non seulement il les connaît, mais encore que ses lèvres les ont annoncés?

SAINT GRÉGOIRE

J'ai déjà répondu en peu de mots à ces deux choses, en disant que les saints, en tant qu'ils sont unis à Dieu, n'ignorent pas les pensées de Dieu. Tous ceux, en effet, qui suivent le Seigneur avec amour, quoiqu'ils soient avec Dieu par l'amour, gémissent encore sous le poids d'une chair corruptible & ne sont pas encore avec Dieu. Il y a des jugements secrets de Dieu qu'ils connaissent par leur union; mais il en est d'autres qu'ils ignorent à cause de leur séparation. Puisqu'il y a des secrets qu'ils ne comprennent pas encore parfaitement, ils peuvent bien dire que les jugements de Dieu sont incompréhensibles. Leur esprit est uni à Dieu, &, dans

cette union, ils reçoivent par les saintes Ecritures ou par des révélations secrètes une connaissance qu'ils peuvent exprimer. Ils ignorent ce que Dieu leur cache, & ils savent ce que Dieu leur apprend. Aussi, lorsque le prophète David dit : « Mes lèvres annoncent tous les jugements; » il ajoute : « De votre bouche. » C'est comme s'il disait clairement : J'ai pu connaître & annoncer les jugements que j'ai appris par vos paroles; mais ce que vous n'avez pas dit vous-même, vous le cachez certainement à notre intelligence. Les textes du prophète & de l'Apôtre concordent donc très bien ensemble; car les jugements de Dieu sont incompréhensibles, & cependant, lorsque sa bouche les a fait connaître, les lèvres de l'homme peuvent les exprimer. Les hommes peuvent connaître ce que Dieu leur révèle, mais non pas ce qu'il leur cache.

LE DIACRE PIERRE

Votre explication répond parfaitement à ma question; mais continuez, je vous en prie, à me parler des miracles de ce saint homme.



CHAPITRE XVIII

*De la ruine du monastère prédite
par l'homme de Dieu.*

SAINT GRÉGOIRE

Un noble, appelé Théoprobe, avait été converti par les exhortations du père saint Benoît, & avait mérité, par ses vertus, sa confiance & son intimité. Un jour qu'il entra dans sa cellule, il le trouva qui pleurait amèrement; il attendit longtemps, & comme il ne voyait pas tarir ces larmes, que l'homme de Dieu n'avait pas l'habitude de répandre en priant, mais seulement lorsqu'il avait de la peine, il lui demanda la cause d'une si grande affliction. Benoît lui répondit alors : « Tout ce monastère que j'ai construit & que j'ai préparé pour mes frères, le jugement du Dieu tout-puissant le livre aux infidèles; c'est à peine si j'ai pu obtenir que la vie des religieux me fût accordée. » Cette prophétie que Théoprobe a entendue, nous

l'avons vue accomplie, car le monastère a été détruit par les Lombards (1). Ils y entrèrent dernièrement, pendant la nuit & le repos des frères. Ils pillèrent tout, mais ne purent s'emparer de personne. Dieu accomplit la promesse qu'il avait faite à son fidèle serviteur Benoît, que s'il livrait aux barbares les biens, il conserverait les vies. En cela, je trouve que Benoît ressemble à saint Paul, dont le vaisseau perdit tous ses biens, mais qui eut la consolation d'obtenir la vie de tous ses compagnons.



CHAPITRE XIX

*D'un facon caché & découvert en esprit
par l'homme de Dieu.*

Un jour, notre cher Exhilaratus, dont vous savez la conversion, fut envoyé par

(1) Le monastère du Mont Cassin fut détruit en 583, & ne fut rebâti qu'en 716. Les religieux s'étaient réfugiés à Rome, & y bâtirent un monastère à Saint-Jean de Latran, sous le pontificat de Pélage II.

son maître au monastère porter à l'homme de Dieu deux de ces petits vases en bois, remplis de vin, qu'on appelle flacons. Il en porta un & cacha l'autre en chemin. L'homme de Dieu, à qui les faits éloignés ne pouvaient rester cachés, reçut le flacon en remerciant, mais il dit au serviteur qui s'éloignait : « Prends garde, mon fils, de boire du flacon que tu as caché; mais penche-le avec précaution, & tu verras ce qu'il contient. » Le jeune homme se retira tout confus & voulut, en revenant, vérifier ce qui lui avait été dit. Il inclina le flacon, & il en sortit aussitôt un serpent. Cette découverte lui inspira une grande horreur de la faute qu'il avait commise.

CHAPITRE XX

*D'un présent de mouchoirs connu par
l'homme de Dieu.*

Non loin du monastère, était un village dont beaucoup d'habitants avaient quitté le culte des idoles pour embrasser la foi,

en écoutant les exhortations de Benoit. Il y avait là aussi quelques religieuses auxquelles le serviteur de Dieu envoyait souvent quelques-uns de ses disciples pour le bien de leurs âmes. Un jour, le moine qui avait été envoyé selon l'usage, après son exhortation, fut prié par les religieuses d'accepter quelques mouchoirs; il les prit pour lui & les cacha dans son sein. A peine fut-il revenu que l'homme de Dieu le reprit très amèrement. « Comment, lui dit-il, l'iniquité est-elle entrée dans votre sein? » Le religieux fut très étonné; il ne pensait plus à sa faute & ne savait pas d'où lui venait ce reproche. Benoit lui dit : « N'étais-je pas présent lorsque vous avez reçu des mouchoirs de ces servantes de Dieu, & que vous les avez cachés dans votre sein? » Le religieux alors se prosterna à ses pieds, se repentit de sa folle conduite, & jeta les mouchoirs qu'il avait cachés.



CHAPITRE XXI

Comment l'homme de Dieu connut une pensée d'orgueil d'un religieux.

Un jour, le vénérable père prenait son repas du soir, & un de ses religieux, qui était fils d'un *Defensor* (1), lui tenait la lampe devant la table. Lorsqu'il remplissait cet office, pendant que l'homme de Dieu mangeait, l'esprit d'orgueil lui soufflait des pensées dont il s'entretenait intérieurement : « Quel est celui que je sers à table ? Je tiens sa lampe comme un esclave. Suis-je donc fait pour lui obéir ? » L'homme de Dieu le regarda aussitôt & lui fit de sévères reproches, en lui disant : « Faites le signe de la croix sur votre cœur, mon frère ! Que murmurez-vous en vous-même ? faites le signe de la croix sur votre cœur. » Et appelant les autres

(1) Le *Defensor civitatis* était un magistrat créé vers le milieu du IV^e siècle par Valentinien, dont l'office consistait à soutenir les intérêts d'une cité auprès de l'empereur.

frères, il leur ordonna de lui prendre la lampe des mains, afin qu'il cessât de le servir & qu'il allât se reposer à l'instant même. Les frères demandèrent à ce religieux ce qui s'était passé dans son cœur, & il leur raconta les pensées d'orgueil qu'il avait eues & ce qu'il avait dit intérieurement contre l'homme de Dieu. Il fut alors évident pour tous qu'il n'y avait rien de caché pour le bienheureux Benoît, & que ses oreilles entendaient même les pensées les plus secrètes.

CHAPITRE XXII

*De deux cents mesures de farine trouvées,
dans un temps de famine, à la porte
du monastère.*

Une autre fois, la famine ravageait cette région de la Campanie, & tous les habitants souffraient beaucoup de la disette (1). Le blé manquait dans le monastère de

(1) Cette disette désola toute l'Italie en 539, quatre ans avant la mort de saint Benoît.

Benoît. Les pains mêmes étaient presque tous mangés, & on ne put en trouver que cinq à l'heure du repas des frères. Le vénérable père, les voyant tristes, leur reprocha doucement leur défaut de confiance, & voulant relever leur courage par une promesse : « Pourquoi, leur dit-il, vous attrister de ce manque de pain ? Aujourd'hui vous en avez bien peu, mais demain vous en aurez en abondance. » En effet, le jour suivant, on trouva devant les portes du monastère deux cents boisseaux de farine dans des sacs, sans qu'on ait jamais su par qui le Dieu tout-puissant les avait envoyés. A cette vue, les frères remercièrent le Seigneur & apprirent à ne jamais douter de l'abondance même en temps de disette.

LE DIACRE PIERRE

Dites-moi, je vous prie, s'il faut croire que le serviteur de Dieu avait toujours l'esprit de prophétie, ou s'il l'avait seulement de temps en temps.

SAINT GRÉGOIRE

Pierre, l'esprit de prophétie n'illumine

pas toujours l'esprit des prophètes, car il est écrit de l'Esprit Saint : « Il souffle où il veut. » (*S. Jean*, III, 8.) Et il faut bien savoir aussi qu'il souffle quand il veut. Lorsque David demandait à Nathan s'il pouvait construire le temple, le prophète dit oui d'abord & non ensuite. De même lorsque Elisée voyait la Sunamite pleurer, il en ignorait la cause, & il disait à son serviteur qui voulait l'éloigner : « Laisse-la, car son âme est dans l'affliction; & le Seigneur m'en a caché la cause & il ne me l'a pas révélée. » (*IV Reg.* IV, 27.) Le Dieu tout-puissant a ainsi disposé les choses dans son infinie bonté. Il donne quelquefois l'esprit de prophétie & quelquefois il le retire. Il élève, par ce moyen, l'âme des prophètes, ou il les conserve dans l'humilité. Lorsqu'ils reçoivent l'esprit, ils voient ce qu'ils sont par la grâce de Dieu, & lorsqu'ils ne l'ont plus, ils comprennent ce qu'ils sont par eux-mêmes.

LE DIACRE PIERRE

Ce que vous dites est de la dernière évidence; mais si vous vous rappelez

encore quelque chose du bienheureux père Benoît, continuez, je vous en prie.



CHAPITRE XXIII

*Plan du monastère de Terracine donné
en songe par Benoît.*

Un autre jour, un homme de foi lui demanda d'envoyer dans une de ses terres, près de Terracine, quelques-uns de ses disciples pour y construire un monastère. Benoît y consentit & choisit, pour les frères qu'il envoyait, celui qui devait être abbé & celui qui devait être le second après lui. Au départ, il leur dit : « Allez, & tel jour, j'irai moi-même vous désigner où vous devez construire l'église, le réfectoire des frères, le logement des hôtes, & les autres bâtiments nécessaires. » Ils partirent après avoir reçu sa bénédiction & attendirent avec impatience le jour désigné, en préparant tout ce qui leur semblait devoir être utile à ceux qui pourraient venir avec ce père si vénéré. La

nuit qui précédait ce jour, le religieux qui avait été choisi pour abbé & celui qui était son prieur, virent en songe l'homme de Dieu qui leur désigna minutieusement tous les lieux où ils devaient bâtir. A leur réveil, ils se communiquèrent ce qu'ils avaient vu pendant leur sommeil ; mais comme ils ne se fiaient pas complètement à cette vision, ils attendirent la visite que l'homme de Dieu leur avait promise, & comme l'homme de Dieu ne vint pas au jour fixé, ils retournèrent vers lui, tout tristes, & lui dirent : « Père, nous avons attendu que vous vinssiez, comme vous nous l'aviez promis, pour montrer la place où nous devons construire, & vous n'êtes pas venu. » Benoît leur dit : « Pourquoi, mes frères, pourquoi dites-vous cela ? Ne suis-je pas venu comme je vous l'ai promis ? » Ils lui demandèrent : « Quand êtes-vous venu ? » Il leur répondit : « Ne vous ai-je pas apparu à tous les deux, pendant votre sommeil, & ne vous ai-je pas désigné en détail les emplacements ? Allez, & construisez tous les bâtiments du monastère

comme vous l'avez entendu en songe. » A ces paroles, ils furent remplis d'admiration; ils retournèrent au lieu choisi & construisirent tous les bâtiments selon le plan qui leur avait été révélé.

LE DIACRE PIERRE

Je voudrais savoir comment il a pu se faire que, de loin, Benoît ait été parler à des religieux qui dormaient, & que ceux-ci l'aient entendu & reconnu.

SAINT GRÉGOIRE

Qu'est-ce qui peut vous embarrasser, mon cher Pierre, en examinant comment les choses se sont passées? Il est évident que l'esprit est d'une nature plus agile que le corps. D'après le témoignage de la sainte Écriture, nous sommes certains qu'un prophète a été enlevé de la Judée & transporté en un instant, avec son diner, dans la Chaldée, & qu'après avoir donné à manger à Daniel, il fut ramené aussi promptement en Judée. Si donc Habacuc a pu être transporté corporellement, si loin & si rapidement, avec son repas, pourquoi s'étonner que le bienheureux Benoît ait

obtenu d'aller en esprit dire à l'esprit des frères pendant leur sommeil tout ce qu'il fallait faire? Le prophète avait été porter corporellement la nourriture du corps; Benoît alla porter spirituellement des instructions qui intéressaient la vie spirituelle.

LE DIACRE PIERRE

Votre explication, je l'avoue, enlève comme avec la main toute hésitation de mon esprit; mais je voudrais savoir quelle était ordinairement la puissance de sa parole.

CHAPITRE XXIV

De deux religieuses rendues, après leur mort, à la communion de l'Église par l'offrande faite en leur nom.

SAINT GRÉGOIRE

Les paroles les plus simples de Benoît, mon cher Pierre, semblaient avoir une vertu; son cœur s'était fixé en Dieu, & tout ce qui sortait de sa bouche n'en tom-

bait point en vain. Ce qu'il ne disait pas comme un arrêt, mais seulement comme une menace, avait autant de puissance que s'il eût parlé, non pas conditionnellement, mais irrévocablement comme un juge. Non loin de son monastère vivaient, dans leur maison, deux religieuses de noble famille, & un homme de bien fournissait à tous leurs besoins extérieurs. Il arrive souvent que la noblesse de la naissance n'entraîne pas celle de l'âme, & les personnes qui se rappellent avoir été plus que les autres, sont moins disposées à se mépriser elles-mêmes. Ainsi nos deux religieuses, malgré leur état, ne savaient pas bien retenir leur langue & irritaient souvent, par leurs discours déplacés, l'homme de bien qui pourvoyait à tout ce qui était nécessaire à leur vie matérielle. Celui-ci en souffrit longtemps, & finit par aller trouver l'homme de Dieu & lui raconter les affronts qu'il avait à supporter. L'homme de Dieu, en l'apprenant, leur envoya dire : « Corrigez votre langue, car si vous ne changez pas, je vous excommunie. » Il ne prononçait pas l'ex-

communication'; il menaçait seulement.

Les religieuses ne changèrent rien à leurs habitudes. Elles moururent peu de jours après, & furent enterrées dans l'église. Lorsqu'on célébrait dans cette église la sainte Messe & que le diacre, selon l'usage, criait à haute voix : « Si quelqu'un ne communie pas, qu'il se retire ; » la nourrice de ces religieuses, qui avait l'habitude d'aller à l'offrande pour elles, les voyait sortir de leur tombeau & quitter l'église. Les ayant vues ainsi plusieurs fois obéir aux paroles du diacre & ne pouvoir rester avec les fidèles, elle se rappela ce que l'homme de Dieu leur avait envoyé dire, pendant leur vie. Il les avait, en effet, menacées de les priver de la communion des fidèles, si elles ne changeaient pas de conduite & de langage.

La nourrice, très affligée, prévint le serviteur de Dieu, qui lui remit aussitôt lui-même une offrande en lui disant : « Allez & faites présenter pour elles au Seigneur cette offrande, & elles ne seront plus séparées de la communion des fidèles. » Dès que cette offrande fut présentée

pour elles & que le diacre avertit, selon l'usage, ceux qui ne communiaient pas de sortir de l'église, on ne les vit plus sortir comme auparavant; ce qui prouve avec évidence que, puisqu'elles ne sortaient plus avec ceux qui étaient privés de la communion, elles avaient été reçues à la communion de Dieu par le moyen de son serviteur.

LE DIACRE PIERRE

Quelle chose étonnante! Benoît était bien saint & bien vénérable assurément : il était encore dans cette chair corruptible, & cependant il a pu délivrer des âmes dont le sort était déjà fixé par le jugement secret de Dieu!

SAINT GRÉGOIRE

Pierre, n'était-il pas encore dans sa chair mortelle celui qui entendit ces paroles : « Tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans le ciel, & tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans le ciel? » (S. *Matth.* XVI, 19.) Ceux-là lient & délient les péchés à sa place, qui ont une part au gouvernement spirituel par

leur foi & leurs vertus. Mais pour que l'homme eût un si grand pouvoir sur la terre, le Créateur du ciel & de la terre est venu du ciel en ce monde; & pour que la chair puisse juger les esprits, Dieu, dans sa bonté, s'est fait chair pour les hommes. Ainsi notre faiblesse s'est élevée au dessus d'elle-même, parce que la force de Dieu s'est abaissée au dessous d'elle-même.

LE DIACRE PIERRE

Le sens de vos paroles s'accorde bien avec la vertu des miracles de ce saint homme.



CHAPITRE XXV

*D'un jeune moine qui était rejeté
de son tombeau.*

Un jour, un très jeune religieux qui aimait ses parents plus qu'il ne devait, se rendit à leur demeure sans demander la bénédiction pour sortir du monastère. Le jour même où il arriva chez eux, il mourut.

On l'ensevelit; mais le lendemain, on trouva son corps hors du tombeau. On l'y remit; il fut rejeté de nouveau, & on le trouva le jour suivant sans sépulture. Ses parents coururent alors se prosterner aux pieds de Benoît & lui demandèrent, avec larmes, de vouloir bien lui accorder son pardon. L'homme de Dieu prit aussitôt lui-même le Corps du Seigneur & leur dit : « Allez, & placez avec un grand respect cette sainte Hostie sur la poitrine du mort, & ensevelissez-le ensuite (1). » Ils le firent, & la terre ne rejeta plus le corps qu'on lui avait confié.

Vous comprenez, Pierre, quel mérite ce saint homme avait devant Jésus-Christ Notre-Seigneur, puisque la terre ne voulait pas garder le corps de celui qui n'avait pas sa bénédiction.

(1) Plusieurs auteurs citent ce passage pour prouver que saint Benoît était prêtre, contrairement à ce que dit saint Bonaventure dans son commentaire sur la règle de saint François. Le saint Patriarche n'aurait pas voulu, par humilité, recevoir la dignité du sacerdoce, & saint François aurait suivi son exemple, en restant diacre.

LE DIACRE PIERRE

Je le comprends très bien & j'en suis grandement étonné.



CHAPITRE XXVI

D'un moine qui, en s'en allant du monastère, trouva un dragon sur son chemin.

SAINT GRÉGOIRE

Un de ses religieux s'était laissé aller à l'inconstance & ne voulait plus rester au monastère. L'homme de Dieu le reprenait sans cesse & lui donnait souvent des conseils; mais il persistait à vouloir quitter la communauté, & il l'importunait de ses prières pour qu'il lui rendît sa liberté. Un jour, le vénérable abbé, fatigué de ses sollicitations, se fâcha & lui ordonna de partir. A peine fut-il sorti du monastère qu'il aperçut, dans le chemin, un dragon qui se dressait contre lui, la gueule ouverte. A la vue de ce dragon qui voulait le dévorer, le religieux, tout saisi & tremblant, se mit à crier bien fort : « Au

secours, au secours! ce dragon va me dévorer. » Les frères accoururent & ne virent pas le dragon; mais ils ramenèrent le moine plus mort que vif au monastère. Il promit bien aussitôt de n'en jamais sortir, & depuis lors il fut fidèle à sa promesse. Les prières du saint abbé lui avaient fait apercevoir, se dressant contre lui, le dragon qu'il suivait auparavant sans le voir.



CHAPITRE XXVII

D'un serviteur guéri de la lèpre.

Je ne puis passer sous silence ce que j'ai appris d'un illustre personnage nommé Antoine. Il me disait que le serviteur de son père avait été atteint d'une sorte de lèpre. Tous ses poils tombaient; les chairs étaient tuméfiées, & la pourriture s'en échappait de toutes parts. Son père l'envoya à l'homme de Dieu, qui lui rendit très promptement la santé.



CHAPITRE XXVIII

*Des pièces d'argent miraculeusement rendues
pour payer une dette.*

Je ne tairai pas non plus ce que me racontait son disciple Pérégrinus. Un jour, un brave homme, tourmenté pour une dette pressante, crut qu'il se tirerait d'affaire en s'adressant au serviteur de Dieu, & en lui exposant l'embarras où il se trouvait. Il vint donc au monastère, où il rencontra le bienheureux Benoît, & il lui annonça qu'il était poursuivi par son créancier pour douze sous d'or. Le vénérable abbé répondit qu'il n'avait pas ces douze sous; mais cependant, pour le consoler dans sa peine par quelques douces paroles, il lui dit : « Allez & revenez dans deux jours, car je n'ai pas aujourd'hui ce qu'il faudrait vous donner. » Pendant ces deux jours, le saint homme pria beaucoup comme à l'ordinaire, & le troisième jour quand le pauvre débiteur revint, on trouva sur le coffre qui renfermait le blé du monastère treize sous

d'or. L'homme de Dieu ordonna de les remettre au solliciteur dans la peine, en lui disant d'en rendre douze, & d'en garder un pour ses propres besoins (1).

Je reviens maintenant à d'autres faits, que j'ai appris par ceux de ses disciples dont j'ai parlé au commencement de ce livre. Un homme était en butte à l'envie d'un ennemi, dont la haine alla si loin, qu'il mit secrètement du poison dans ce qu'il devait boire. Ce poison ne causa pas la mort, mais il changea tellement la couleur de sa peau, que le corps semblait entièrement couvert de la lèpre. On conduisit le malade à l'homme de Dieu, qui lui rendit aussitôt la santé; car, à peine l'eut-il touché, que toutes les taches disparurent de sa peau.

(1) Au VI^e siècle le sou d'or, *solidus*, valait vingt-cinq deniers d'argent, & équivalait à vingt-deux francs de notre monnaie.

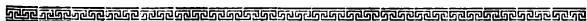


CHAPITRE XXIX

*D'une bouteille de verre jetée sur des rochers
sans être brisée.*

Dans la grande disette qui désolait la Campanie, l'homme de Dieu distribua si bien aux pauvres tout ce qui était en son monastère, qu'il ne restait au cellier qu'un peu d'huile dans une bouteille de verre. Un sous-diacre, nommé Agapit, vint alors demander avec instance qu'on lui donnât un peu d'huile. L'homme de Dieu, qui avait résolu de donner tout sur la terre, pour conserver tout dans le ciel, commanda de remettre au solliciteur le peu d'huile qui restait. Le moine qui était cellérier entendit bien l'ordre, mais ne se pressa pas de l'exécuter, & quand le bienheureux lui demanda, quelque temps après, s'il avait fait ce qu'il lui avait commandé, il répondit que non, parce que, s'il l'avait fait, il ne resterait plus rien pour les frères. Benoît, indigné, commanda à d'autres religieux de jeter par la fenêtre la

bouteille qui paraissait contenir encore un peu d'huile, afin qu'il ne restât rien au monastère par le fait de la désobéissance. On obéit. Sous la fenêtre était un grand précipice tout hérissé de rochers. La bouteille de verre y tomba sans se briser; elle était entière comme si elle n'eût pas été lancée. Il semblait que le verre n'avait pu se casser ni l'huile se répandre. L'homme de Dieu la fit ramasser & remettre telle qu'elle était au sous-diacre. Il réunit ensuite les frères, & reprocha, en leur présence, au religieux qui lui avait désobéi son défaut de foi & son orgueil.



CHAPITRE XXX

Comment un tonneau vide fut rempli d'huile.

Après cette réprimande, Benoît se mit à prier avec les frères. Dans le lieu même où ils priaient ensemble, se trouvait un tonneau où il n'y avait pas d'huile & qui était couvert. Pendant que le saint homme continuait sa prière, le couvercle du ton-

neau commença à être soulevé par l'huile qui montait, & comme elle montait toujours, elle finit par déborder du tonneau & par inonder le pavé de l'endroit où il était placé. Lorsque Benoît s'en aperçut, il cessa de prier, & aussitôt l'huile cessa de couler. Il reprit alors plus longuement le frère qui avait manqué de confiance & de soumission, lui recommandant d'avoir désormais plus de foi & d'humilité. Le frère rougit & profita de cette salutaire correction. Le vénérable père lui montrait par des miracles la vertu du Dieu tout-puissant, qu'il lui avait expliquée dans sa réprimande. Personne ne pouvait plus douter de ses promesses, puisqu'en un instant, pour une petite bouteille de verre presque vide, il avait rendu un tonneau plein d'huile.

CHAPITRE XXXI

D'un moine délivré du démon.

Un jour que le bienheureux père allait à l'oratoire de Saint-Jean, situé au haut

de la montagne, il rencontra l'antique ennemi qui se cachait sous la forme d'un vétérinaire, portant des remèdes & des entraves. Il l'interrogea, en lui disant : « Où vas-tu ? » Le démon répondit : « Je vais donner une potion aux frères. » Le vénérable père Benoit alla prier & revint ensuite en toute hâte. L'esprit malin avait rencontré un moine âgé qui puisait de l'eau ; il s'était emparé aussitôt de lui, l'avait jeté par terre & le tourmentait violemment. Lorsque l'homme de Dieu, après sa prière, le vit si cruellement traité, il se contenta de lui donner un soufflet & il chassa ainsi sur-le-champ l'esprit malin, qui n'osa plus revenir.

LE DIACRE PIERRE

Je voudrais savoir si Benoît obtenait toujours de si grands miracles par la vertu de la prière, ou s'il les faisait quelquefois par le seul acte de sa volonté.

SAINTE GRÉGOIRE

Ceux qui sont intimement unis à Dieu, lorsque les circonstances le demandent, opèrent des miracles de deux manières :

quelquefois ils les font en vertu de la prière, quelquefois en vertu de leur puissance. Car saint Jean a dit : « A ceux qui l'ont reçu, Notre-Seigneur a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu. » (*S. Jean*, 1, 12.) S'ils ont le pouvoir d'être enfants de Dieu, qu'y a-t-il d'étonnant qu'ils aient aussi celui de faire des prodiges? Saint Pierre nous montre ces deux sortes de miracles : il ressuscita Tabithe en priant, & il punit de mort le mensonge d'Ananie & de Saphire en les reprenant; nous ne lisons pas qu'il ait prié pour les faire mourir, mais qu'il leur reprocha seulement la faute qu'ils avaient commise. Il est donc certain que les miracles se font quelquefois par puissance, quelquefois par prière, puisqu'il fit mourir ceux-ci en les reprenant, & qu'il rendit la vie à l'autre en priant. Je vais maintenant rapporter deux faits du fidèle serviteur de Dieu, Benoît, qui montreront clairement qu'il agissait dans l'un par la puissance qu'il avait divinement reçue, & dans l'autre par le moyen de la prière.



CHAPITRE XXXII

D'un villageois délivré de ses liens par le seul regard de l'homme de Dieu.

Du temps de Totila, roi des Goths, un homme de sa nation, nommé Zalla, qui était infecté de l'hérésie arienne, commettait des excès de cruauté contre tous ceux qui étaient fidèles à l'Eglise catholique, tellement que les clercs & les moines qu'il rencontrait ne pouvaient échapper vivants de ses mains. Un jour que, poussé par l'avarice & l'avidité du pillage, il tourmentait cruellement un pauvre villageois, & qu'il le torturait de mille manières, ce malheureux vaincu par la souffrance, déclara qu'il avait donné tout ce qu'il avait au serviteur de Dieu, Benoît; il espérait qu'en le faisant croire à son bourreau, il arrêterait pour quelque temps sa rage & gagnerait ainsi quelques heures de vie. En effet, Zalla cessa de le tourmenter; mais il lui attacha les bras avec de fortes courroies, & le contraignit à marcher

devant son cheval, pour qu'il lui montrât ce Benoît qui avait son bien. Le villageois le précédant, les bras ainsi attachés, le conduisit au monastère du saint homme, qu'il trouva seul devant la porte, assis & lisant. Il dit alors au féroce Zalla, qui le suivait : « Voici l'abbé Benoît dont je vous ai parlé. » Zalla lui jeta un regard farouche & pensa l'effrayer, comme il avait coutume de le faire, en lui criant bien fort : « Allons, debout, debout, & rends à ce paysan ce que tu en as reçu. » A cette voix, l'homme de Dieu leva les yeux de dessus son livre, le regarda & vit le villageois qu'il tenait attaché ; mais à peine eut-il jeté la vue sur ses bras, que les courroies qui les serraient se délièrent d'une manière merveilleuse, & avec plus de rapidité qu'aucun homme n'aurait pu le faire. Celui qui était venu garrotté se trouva tout à coup libre. Zalla, épouvanté d'une telle puissance, se prosterna à terre & humilia sa tête orgueilleuse & cruelle aux pieds de Benoît, en se recommandant à ses prières. Le saint homme, sans se lever ni quitter sa lecture, appela des

frères, & leur ordonna de faire entrer Zalla dans le monastère & de lui rendre les devoirs de l'hospitalité. Lorsqu'on le lui ramena, il l'avertit de ne plus se livrer à une cruauté si insensée. Zalla, vaincu, se retira & n'osa rien demander à ce villageois que l'homme de Dieu avait délié, sans y toucher, par un seul regard.

Vous voyez, Pierre, ce que je vous ai dit : ceux qui vivent le plus dans l'intimité du Tout-Puissant peuvent quelquefois opérer des miracles par le seul effet de leur puissance. Celui qui, sans se lever, réprima la férocité d'un Goth farouche, & délia d'un regard les courroies & les nœuds qui liaient les bras d'un innocent, nous montre, par la promptitude de ce miracle, qu'il avait reçu le pouvoir de faire ce qu'il a fait. Maintenant je vais vous dire quel grand miracle il a pu obtenir par ses prières.



CHAPITRE XXXIII

D'un mort ressuscité.

Un jour qu'il était sorti avec ses frères pour travailler aux champs, un paysan portant dans ses bras son enfant mort vint au monastère, tout égaré par la douleur de la perte qu'il avait faite, & demanda le père Benoit. Quand on lui dit que le père était aux champs avec les frères, il jeta aussitôt le corps de son fils devant la porte du monastère, & courut tout hors de lui chercher le bienheureux. A cette heure même l'homme de Dieu revenait du travail avec les frères, & dès que le pauvre paysan l'aperçut, il se mit à crier : « Rendez-moi mon fils! rendez-moi mon fils! » L'homme de Dieu s'arrêta à ces paroles & lui dit : « Hé quoi! vous ai-je ôté votre fils? » Le paysan lui répondit : « Il est mort; venez, ressuscitez-le! » Le serviteur de Dieu fut très contristé en l'entendant : « Retirez-vous, dit-il, mes frères; retirez-vous : ce n'est pas à nous, c'est aux saints

Apôtres à faire ces choses. Pourquoi vouloir nous imposer des fardeaux que nous ne pouvons porter? » Mais le malheureux, poussé par la douleur, persistait dans sa demande, & jurait qu'il ne se retirerait pas avant qu'il eût ressuscité son fils. Alors le serviteur de Dieu lui dit : « Où est-il ? » Il répondit : « Voici son corps étendu devant la porte du monastère. » L'homme de Dieu y alla avec les frères, se mit à genoux & se pencha sur le petit corps de l'enfant, puis se leva, & tendit les mains au ciel en disant : « Seigneur, ne considérez pas mes péchés, mais la foi de cet homme qui demande la résurrection de son fils, & rendez à ce petit corps l'âme que vous en avez retirée. » A peine eut-il fait cette prière que l'âme en revenant fit tressaillir le corps de l'enfant, à la vue de tous les assistants, qui remarquèrent cette secousse & ces mouvements miraculeux. Benoît prit l'enfant par la main, & le rendit à son père vivant & bien portant. Vous voyez, Pierre, qu'il ne fit pas ce miracle par puissance, mais qu'il se prosterna & pria pour l'obtenir.

LE DIACRE PIERRE

Ce que vous dites est évident, & ce que vous aviez avancé vous le prouvez par des faits; mais apprenez-moi, je vous prie, si les saints peuvent tout ce qu'ils veulent, & s'ils obtiennent tout ce qu'ils désirent.



CHAPITRE XXXIV

Du miracle de sainte Scholastique, sa sœur.

SAINT GRÉGOIRE

Pierre, y aura-t-il jamais en ce monde quelqu'un plus élevé que saint Paul? Et cependant il demanda par trois fois au Seigneur d'être délivré de l'aiguillon de la chair, & ce qu'il voulait, il ne put l'obtenir. Il faut que je vous raconte aussi comment le vénérable père Benoît voulut une chose & ne put l'accomplir. Sa sœur Scholastique, qui s'était consacrée au Seigneur tout-puissant dès son enfance, avait coutume de venir le voir une fois tous les ans (1).

(1) Saint Benoît & sainte Scholastique étaient jumeaux. On ignore la vie de la sœur du saint Pa-

L'homme de Dieu sortait, pour la recevoir dans une dépendance du monastère, qui n'en est pas éloignée. Une fois qu'elle était venue selon son habitude, son vénérable frère descendit vers elle avec quelques disciples, & ils passèrent toute la journée à louer Dieu & à s'entretenir de choses saintes. Les ténèbres de la nuit couvraient déjà la terre, lorsqu'ils prirent ensemble quelque nourriture. Comme ils étaient encore à table & que l'heure s'avavançait dans leurs pieux entretiens, la sainte femme adressa cette demande à son frère : « Je vous prie de ne pas me quitter cette nuit, afin que nous puissions parler jusqu'au matin des joies de la vie céleste. » Benoit lui répondit : « Que dites-vous là, ma sœur ? Je ne puis aucunement rester hors du monastère. »

Le ciel était alors si pur qu'il n'y avait pas dans l'air l'apparence d'un nuage. La

triarque. Catherine Emerich, dans ses visions, raconte d'intéressants détails sur leur enfance. La dernière entrevue des deux saints eut lieu le 6 février, puisque sainte Scholastique mourut quatre jours après, le 10 février 543.

pieuse vierge, en entendant le refus de son frère, posa sur la table ses mains entrelacées, & y cacha son visage pour prier le Seigneur tout-puissant. A l'instant où elle relevait la tête, il y eut un tel éclat d'éclairs & de tonnerre, un tel déluge de pluie, que le vénérable Benoit & les frères qui l'avaient accompagné n'auraient jamais pu franchir le seuil du lieu où ils se trouvaient. C'est que la sainte femme, en inclinant la tête dans ses mains, avait répandu sur la table des ruisseaux de larmes qui avaient changé en pluie la sérénité du ciel. L'orage suivit de près sa prière, & il y eut un tel rapport entre cette prière & cette tempête, que le tonnerre gronda au moment même où elle leva la tête, & que la pluie tomba en même temps.

L'homme de Dieu, au milieu de ces éclairs, de ces tonnerres & de ces torrents de pluie, vit bien qu'il ne pouvait pas retourner à son monastère; il s'en plaignit avec tristesse, en disant : « Que le Dieu tout-puissant vous pardonne, ma sœur! qu'avez-vous fait? » Elle répondit : « Je

vous ai prié, & vous n'avez pas voulu m'écouter; j'ai prié mon Seigneur, & il m'a exaucée. Maintenant sortez, si vous le pouvez; laissez-moi, & retournez au monastère. » Mais il ne pouvait quitter la maison; il avait refusé d'y rester, & il y resta malgré lui. Ils veillèrent alors toute la nuit, se rassasiant des saintes paroles qu'ils se disaient l'un à l'autre sur la vie spirituelle.

Je vous avais dit que Benoît avait voulu une chose & qu'il n'avait pu la faire. Si nous considérons sa pensée, il n'est pas douteux qu'il eût voulu voir le ciel rester pur, comme lorsqu'il était arrivé; mais à sa volonté s'opposa un miracle, que le cœur d'une femme obtint de la toute-puissance de Dieu. Et il n'est pas étonnant qu'il fût alors vaincu par cette femme, qui désirait voir plus longtemps son frère : car selon la parole de saint Jean, « Dieu est charité. » (I S. *Jean*, IV, 16.) Et c'est par son juste jugement que celle-là fut plus puissante qui aimait davantage.

LE DIACRE PIERRE

Je vous l'avoue, ce que vous me dites me plaît extrêmement.



CHAPITRE XXXV

*Comment il vit l'âme de sa sœur sortir
de son corps.*

Le lendemain, la sainte femme retourna à son monastère, & l'homme de Dieu rentra dans le sien. Trois jours après, comme il était dans sa cellule, & qu'il levait les yeux, il vit l'âme de sa sœur sortir de son corps, & s'élever dans les profondeurs du ciel, sous la forme d'une colombe. Ravi de l'éclat de sa gloire, il en rendit grâces à Dieu par des hymnes & des louanges, & il annonça aux frères la mort de sa sœur. Il les envoya aussitôt chercher son corps pour l'apporter au monastère, & le placer dans le tombeau qu'il s'était préparé à lui-même. Et cela se fit afin que ceux qui n'avaient toujours eu qu'une âme en Dieu, n'eussent aussi pour leurs corps qu'une même sépulture.



CHAPITRE XXXVI

*De la vision du monde entier & de l'âme du
bienheureux Germain, évêque de Capoue.*

Une autre fois, Servandus, diacre & abbé du monastère que le patrice Libère avait construit dans la Campanie, vint rendre visite à Benoît selon son habitude. Car, comme c'était aussi un homme rempli d'une doctrine & d'une grâce divines, il fréquentait le monastère pour échanger ensemble ces douces paroles de vie & cette suave nourriture de la patrie céleste dont ils ne pouvaient jouir encore parfaitement, mais qu'ils goûtaient du moins en espérance. Lorsque vint l'heure du repos, le vénérable Benoît se retira dans la partie supérieure de la tour, & plaça le diacre Servandus dans une chambre inférieure qui communiquait avec le haut par un escalier. Devant la tour était un bâtiment plus vaste où reposaient les disciples des deux abbés. Pendant que les frères dormaient encore, l'homme de Dieu, Benoît, veillait

& devançait l'heure des prières de la nuit. Comme il se tenait à la fenêtre, & qu'il invoquait le Dieu tout-puissant, soudain, au milieu de l'obscurité la plus grande, il vit une lumière descendre d'en haut & dissiper les ténèbres; son éclat était si grand qu'il surpassait la clarté du jour. Or dans cette vision il se passa une chose admirable; car, ainsi qu'il le raconta lui-même, le monde entier fut présenté à ses yeux, comme ramassé dans un seul rayon de soleil. Le vénérable père, pendant qu'il avait le regard fixé dans cette éblouissante lumière, vit l'âme de l'évêque de Capoue, Germain, portée au ciel par les Anges dans un globe de feu. Voulant alors avoir un autre témoin d'un si grand miracle, il appela deux & trois fois par son nom, en criant très fort, le diacre Servandus. Celui-ci, troublé par ce cri si extraordinaire du saint homme, se hâta de monter, regarda & vit encore un reste de lumière; & comme il s'étonnait de ce prodige, le serviteur de Dieu lui raconta en détail tout ce qui s'était passé; & aussitôt il chargea le vertueux Théoprobe, du mont Cassin,

d'envoyer la nuit même, à Capoue, quelqu'un pour avoir des nouvelles de l'évêque Germain & en rapporter; ce qui fut fait. Celui qui avait été envoyé trouva que le vénérable évêque Germain était mort, & d'après les informations minutieuses qu'il prit, il reconnut qu'il avait trépassé au moment même où le serviteur de Dieu l'avait vu monter au ciel (1).

LE DIACRE PIERRE

C'est là vraiment une chose surprenante & admirable. Mais vous me dites que le monde entier fut présenté à ses yeux, comme ramassé dans un rayon de soleil; je n'ai jamais rien éprouvé de semblable, & je ne saurais concevoir comment un homme peut voir d'un seul regard le monde tout entier.

SAINT GRÉGOIRE

Pierre, retenez ce que je vous dis. Pour une âme qui voit le Créateur, toute créature est bien petite; si peu qu'elle aperçoive la lumière du Créateur, tout ce qui

(1) Cette mort de saint Germain arriva en 536.

est créé s'amointrit, parce que la lumière de cette vision intérieure dilate l'âme & l'agrandit tellement en Dieu, qu'elle devient supérieure au monde. Cette vision l'élève aussi au-dessus d'elle-même, & lorsqu'elle est ravie dans la lumière divine au-dessus d'elle-même, elle s'élargit intérieurement; & en voyant dans son élévation ce qui est au-dessous d'elle, elle comprend la petitesse de ce qu'elle ne pouvait comprendre dans son abaissement. Ainsi l'homme de Dieu, en voyant le globe de feu, voyait aussi les Anges remontant au ciel; & il ne pouvait certainement voir cela que dans la lumière de Dieu. Faut-il s'étonner s'il vit le monde ramassé devant lui, puisqu'il était élevé dans la lumière de l'esprit au delà du monde? En disant que le monde entier était ramassé devant ses yeux, ce n'est pas dire que le ciel & la terre étaient rétrécis; mais l'âme du voyant, ainsi dilatée & ravie en Dieu, a pu voir sans difficulté tout ce qui est au-dessous de Dieu. Dans cette lumière qui brillait extérieurement à ses yeux, il y avait pour son âme une lumière intérieure

qui ravissait l'esprit dans les choses supérieures, & qui lui montrait combien étaient petites les choses inférieures.

LE DIACRE PIERRE

Je vois qu'il m'a été très utile de ne pas comprendre ce que vous aviez dit, car ma difficulté vous a fait développer votre explication; maintenant que vous m'avez si bien exposé ces choses, continuez, je vous prie, votre récit.



CHAPITRE XXXVII

De la règle écrite pour les moines.

SAINT GRÉGOIRE

J'aimerais bien encore, Pierre, vous raconter beaucoup d'autres choses de ce vénérable père; mais j'en passe à dessein plusieurs sous silence, parce que j'ai hâte de vous entretenir des actions d'autres personnages. Cependant je ne veux pas vous cacher que l'homme qui brilla dans le monde par tant de miracles, l'éclaira grandement aussi par sa doctrine; car il

écrivit pour les moines une règle remarquable, surtout par sa discrétion & par la clarté de son langage. Si quelqu'un veut connaître plus à fond sa vie & ses mœurs, il pourra retrouver dans l'institution de cette règle toutes les vertus du maître; car ce saint homme n'a jamais pu enseigner autrement qu'il a vécu (1).



CHAPITRE XXXVIII

*De la prophétie de sa mort qu'il fit
aux frères.*

L'année même où il devait sortir de cette vie, Benoît annonça le jour de sa bienheureuse mort à quelques disciples qui demeuraient avec lui, & à d'autres qui habitaient des lieux éloignés, recommandant à ceux qui étaient présents de

(1) Les annales de l'Ordre de Saint-Benoît sont la plus glorieuse preuve de l'excellence de sa règle. Ceux qui voudront la connaître & la méditer devront le faire dans la traduction qu'en a donnée Dom Guéranger, abbé de Solesmes.

ne rien dire de ce qu'il leur révélait, & indiquant à ceux qui étaient absents à quel signe ils reconnaîtraient que son âme aurait quitté son corps. Six jours avant sa mort, il ordonna d'ouvrir son tombeau, & il fut aussitôt pris d'une fièvre dont la violence le fatiguait beaucoup. Comme il s'affaiblissait toujours davantage, le sixième jour il se fit porter par ses disciples à l'église, & là il prépara son passage à une autre vie par la réception du Corps & du Sang de Notre-Seigneur; puis appuyant ses membres défaillants sur les bras de ses disciples, il se tint les mains levées vers le ciel & rendit le dernier soupir au milieu de sa prière (1).

Le même jour, deux religieux, l'un qui était au monastère & l'autre qui en était éloigné, connurent sa mort par une même vision. Ils virent une route ornée de tentures & resplendissante d'innombrables lumières. Elle allait de la cellule de Benoît jusqu'au ciel, dans la direction de l'Orient.

(1) Saint Benoît mourut à l'âge de soixante-trois ans, le 21 mars 543.

Un homme d'un aspect vénérable & tout lumineux leur demanda quelle était cette voie qu'ils apercevaient, & comme ils avouaient ne pas le savoir, il leur dit : « C'est la voie par laquelle Benoît, le bien-aimé du Seigneur, est monté au ciel. » Ceux qui étaient absents connurent alors, au signe qui leur avait été prédit, la mort du saint homme en même temps que les frères qui en avaient été témoins. Benoît fut enseveli dans l'oratoire de Saint-Jean-Baptiste, qu'il avait bâti après avoir renversé l'autel d'Apollon. Sa gloire brille encore de nos jours par des miracles dans la grotte qu'il habita d'abord à Sublac, lorsque la foi de ceux qui les demandent sait les obtenir.



CHAPITRE XXXIX

D'une femme insensée guérie dans la grotte de saint Benoît.

Il n'y a pas longtemps qu'est arrivé le fait que je vais raconter. Une pauvre

femme qui avait entièrement perdu l'esprit, parcourait jour & nuit, dans sa folie, les montagnes, les vallées, les bois & les champs, se reposant là où la fatigue l'obligeait de s'arrêter. Un jour qu'elle avait ainsi longtemps couru, elle parvint à la grotte du bienheureux père Benoît & s'y reposait sans savoir où elle était entrée. Le matin, elle en sortit aussi saine d'esprit que si elle n'eût jamais été folle, & pendant toute sa vie elle conserva la raison qu'elle avait ainsi recouvrée.

LE DIACRE PIERRE

Comment expliquer qu'on voit souvent les martyrs qu'on invoque se manifester par plus de grâces devant leurs reliques que devant leurs corps, & faire de plus grands miracles là où ils ne sont pas ensevelis ?

SAINT GRÉGOIRE

Il n'est pas douteux, Pierre, que là où se trouvent leurs corps, les martyrs peuvent se manifester par de nombreux miracles, & ils le font sans cesse lorsqu'on les prie avec une intention pure ; mais

comme il y a des âmes faibles qui peuvent douter que les Saints soient capables de les exaucer là où ne se trouvent pas leurs corps, il est nécessaire qu'ils opèrent de plus grands prodiges dans les lieux où un esprit faible pourrait douter de leur présence.

Ceux, au contraire, qui ont une ferme confiance en Dieu, méritent d'autant plus par leur foi, qu'ils savent que les corps ne sont pas présents & qu'ils seront cependant exaucés. Aussi la Vérité même, pour augmenter la foi des disciples, leur a dit : « Si je ne m'en vais, le Consolateur ne viendra pas vers vous. » (*S. Jean, xvi, 7*) Comme il est certain que l'Esprit consolateur procède toujours du Père & du Fils, pourquoi le Fils dit-il qu'il doit s'en aller, pour que vienne celui qui ne se sépare jamais du Fils? C'est que les disciples qui voyaient le Seigneur dans sa chair, avaient soif de le contempler toujours des yeux de leurs corps, & il leur dit très bien : « Si je ne m'en vais, le Consolateur ne viendra pas. » Comme s'il leur disait clairement : « Si je ne vous retire mon

corps, je ne vous montrerai pas ce qu'est l'amour de l'Esprit; si vous ne cessez de me voir corporellement, jamais vous ne saurez m'aimer spirituellement. »

LE DIACRE PIERRE

Ce que vous me dites me plaît extrêmement.

SAINT GRÉGOIRE

Il faut suspendre un peu maintenant notre entretien, afin que, si nous voulons raconter les miracles de quelques autres saints, nous puissions réparer nos forces par le silence.





TABLE DES CHAPITRES

AVANT-PROPOS	5
CHAPITRE I. — De la vic & des miracles de saint Benoît.	21
CHAP. II. — Du crible brisé & miraculeusement réparé.	23
CHAP. III. — D'une tentation de la chair vaincue	28
CHAP. IV. — D'un verre brisé par le signe de la Croix.	31
CHAP. V. — De la conversion d'un moine dissipé.	40
CHAP. VI. — D'une source que la prière du bienheureux fit sortir d'un rocher au haut de la montagne.	42
CHAP. VII. — D'un fer d'instrument qui revint à son manche du fond de l'eau.	43
CHAP. VIII. — De son disciple Maur qui marcha sur les eaux.	45
CHAP. IX. — D'un pain empoisonné qu'un corbeau alla jeter au loin.	47
CHAP. X. — D'une pierre énorme transportée avec l'aide de la prière du saint.	54
CHAP. XI. — De l'incendie imaginaire de la cuisine.	55
CHAP. XII. — D'un jeune moine écrasé par la chute d'une mura muraille & guéri par la prière du saint.	56

CHAP. XIII. — Des moines qui avaient mangé hors le monastère.	57
CHAP. XIV. — Comment l'homme de Dieu connut que le frère du moine Valentinien avait mangé en route.	59
CHAP. XV. — Comment la ruse du roi Totila fut découverte.	61
CHAP. XVI. — Des prophéties faites au roi Totila & à l'évêque de Canuse.	63
CHAP. XVII. — D'un clerc délivré du démon pour un temps.	65
CHAP. XVIII. — De la ruine du monastère prédite par l'homme de Dieu.	71
CHAP. XIX. — D'un flacon caché & découvert en esprit par l'homme de Dieu.	72
CHAP. XX. — D'un présent de mouchoirs connu par l'homme de Dieu.	73
CHAP. XXI. — Comment l'homme de Dieu connut une pensée d'orgueil d'un religieux.	55
CHAP. XXII. — De deux cents mesures de farine trouvées, dans un temps de famine, à la porte du monastère.	76
CHAP. XXIII. — Plan du monastère de Terracine donné en songe par Benoit.	79
CHAP. XXIV. — De deux religieuses rendues, après leur mort, à la communion de l'Eglise par l'offrande faite en leur nom.	82
CHAP. XXV. — D'un jeune moine qui était rejeté de son tombeau.	86
CHAP. XXVI. — D'un moine qui, en s'en allant du monastère, trouva un dragon sur son chemin.	88
CHAP. XXVII. — D'un serviteur guéri de la lèpre.	89

CHAP. XXVIII. — Des pièces d'argent miraculeusement rendues pour payer une dette.	90
CHAP. XXIX. — D'une bouteille de verre jetée sur des rochers sans être brisée.	92
CHAP. XXX. — Comment un tonneau vide fut rempli d'huile.	93
CHAP. XXXI. — D'un moine délivré du démon.	94
CHAP. XXXII. — D'un villageois délivré de ses liens par le seul regard de l'homme de Dieu.	97
CHAP. XXXIII. — D'un mort ressuscité.	100
CHAP. XXXIV. — Du miracle de sainte Scholastique, sa sœur.	102
CHAP. XXXV. — Comment il vit l'âme de sa sœur sortir de son corps.	106
CHAP. XXXVI. — De la vision du monde entier & de l'âme du bienheureux Germain, évêque de Capoue.	107
CHAP. XXXVII. — De la règle écrite pour les moines.	111
CHAP. XXXVIII. — De la prophétie de sa mort qu'il fit aux frères.	112
CHAP. XXXIX. — D'une femme insensée guérie dans la grotte de saint Benoît.	114





324-8-86 — Solesmes. typ. Saint-Pierre. E. Babin.

Explication des Prières & des Cérémonies de la Messe, d'après des notes recueillies aux conférences de Dom Guéranger, suivie de l'Ordinaire de la Messe, *in-16* : 1 fr. 50.

Ces commentaires donnent, sous une forme familière & accessible à tous les esprits, l'intelligence des rites sacrés & des paroles mystérieuses avec lesquels s'accomplit le Sacrifice chrétien; ils sont éminemment propres à nourrir & à augmenter la piété envers ce grand mystère.

Notions sur la vie religieuse & monastique, par Dom Guéranger, abbé de Solesmes : un volume *in-16*, sur papier chiné : 1 fr.

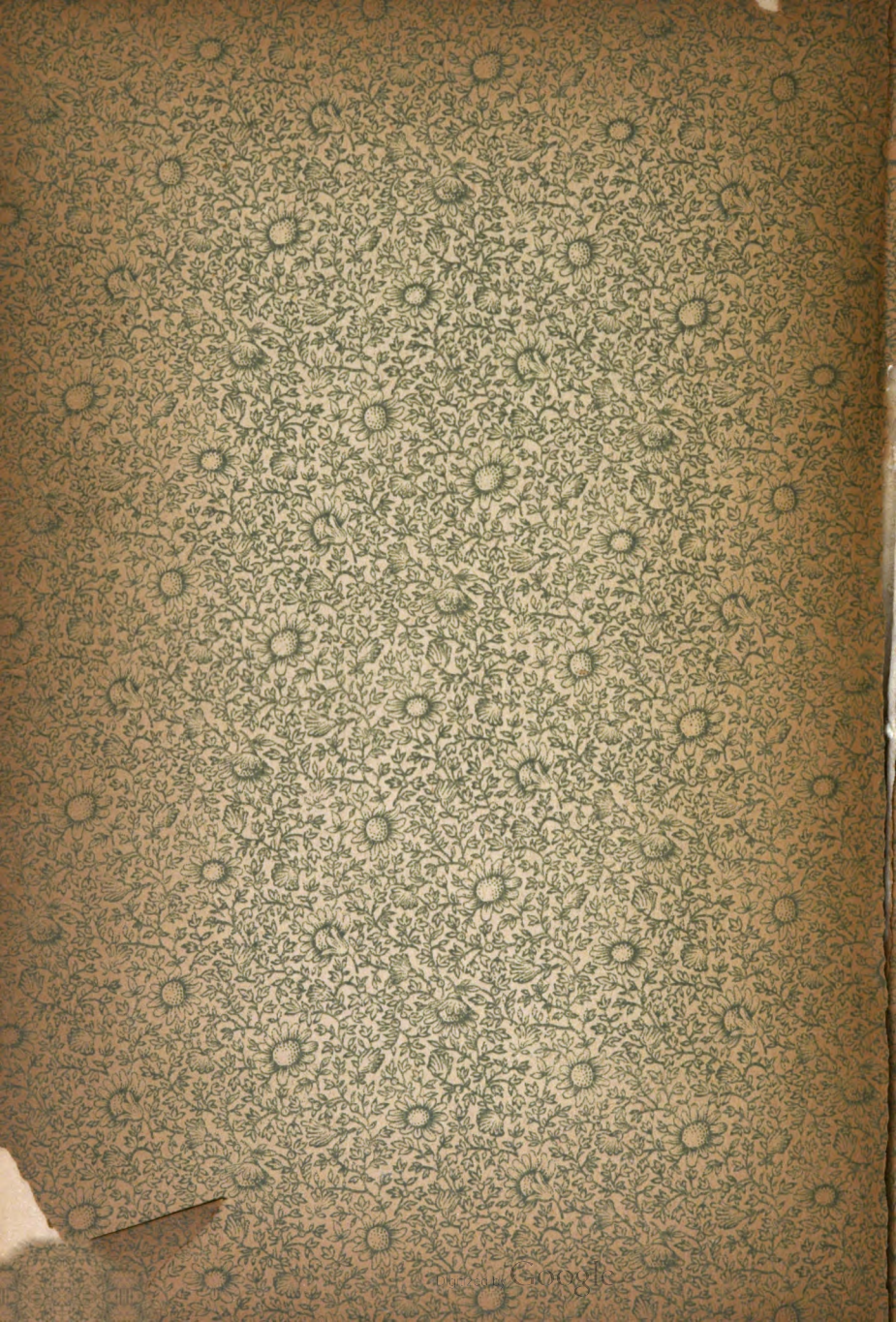
La Règle du B. P. saint Benoît, traduite en français par Dom Guéranger, abbé de Solesmes, *in-8* : 1 fr. 50.

LE MÊME OUVRAGE, petite édition de poche, un volume *in-32*, sur papier chiné : 1 fr.

Essai sur la Médaille de saint Benoît, par le T. R. P. Dom Guéranger, abbé de Solesmes, *in-18* : 1 fr. 25.

Cérémonial pour la Vêtue & la Profession des Bénédictins de la Congrégation de France, un vol. *in-16* avec le chant : 1 fr. 50.

S'adresser au Directeur de l'Imprimerie Saint-Pierre, Solesmes par Sablé (Sarthe).



92B430

G

Gregory I, pope.

Vie de Saint Benoît.

12 MAR 27 MAY 2

4 DEC 11

